# CATILINA,

## Tragédie en cinq Actes,

IMITÉE DE L'ANGLAIS

DE

## Ben Johnson.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES DE PIÈCES DE THÉATRE,

Et chez les Marchands de Nouveautés.

—

1827

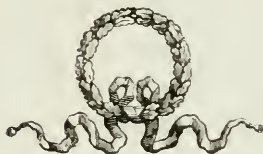
# CATILINA,

## TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

IMITÉE DE L'ANGLAIS

## DE BEN JOHNSON.





A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES DE PIÈCES DE THÉATRE,

ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1827

PARIS.— IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

# PRÉFACE.

*Cette pièce*, disait Voltaire, dans la préface de Rome sauvée, *n'est pas d'un genre à se soutenir comme* Zaïre *sur le théâtre; tout le monde aime et personne ne conspire*. On peut prendre aujourd'hui le contre-pied de cette pensée, et en induire des conséquences toutes contraires. *Personne n'aime* et tout le monde conspire. Sous une forme de gouvernement où deux partis toujours en présence sont sans cesse occupés à s'exagérer leurs torts, tout ce qui les blesse prend à leurs yeux une importance grave, tout est crime d'état ou trahison, toutes les passions se taisent devant les intérêts politiques, et c'est plus que jamais le moment d'intéresser par le tableau des conspirations et des événemens qui renversent les empires.

Voilà ce qu'ajoute La Harpe sur ce sujet, dans l'examen du théâtre de Voltaire : « Tous les temps ne se ressemblent pas; je ne dirai pas comme une femme de nos jours, qui depuis long-temps n'était plus jeune : *Est-ce qu'on aime encore?* mais ce que tout le monde sait, c'est que depuis huit ans (1) *tout le monde conspire*, *et que la conspi-*

(1) Ceci fut écrit en 1797.

*ration est à l'ordre du jour et en permanence.* Car il faut bien quelquefois parler la langue de son temps. Elle est belle, cette langue, et ces temps sont beaux ! Pourquoi *Rome sauvée* n'a-t-elle pas été faite plus tard ? Rome n'offrait qu'un Catilina à la tête d'une armée et un Cicéron à la tribune. Ici combien l'auteur eût trouvé de Catilinas dans les *clubs !*... Mais en attendant qu'on nous mette le *sans-culotisme* en tragédie, voyons celle de *Rome sauvée.* »

Nous ne pensons pas comme La Harpe, que les temps dont il parle et le langage qui leur appartient fussent singulièrement propres à la peinture et à la représentation du sujet dont il s'agit. La susceptibilité des tyrans révolutionnaires n'aurait pas manqué de s'alarmer de la vérité d'une imitation qui les aurait peints avec trop de ressemblance. Il faut être irréprochable pour supporter sans effroi l'énergie de certains tableaux ; et l'on prétend que l'arrêt de Robespierre qui, dans la révolution, mit en état d'arrestation une partie de la comédie-française, n'avait pour objet que de prévenir une représentation de *Catilina* qu'on préparait à ce théâtre.

Voilà ce qu'on trouve dans les *Mémoires* de Collé sur le *Catilina* de Crébillon : « Il n'y a dans cette pièce nulle conduite, nul intérêt; le dénouement en est vicieux, le cinquième acte est entiè-

rement mauvais. Il n'y a point d'intrigue d'amour. L'intérêt politique est médiocre, et même il n'y en a point, parce que Catilina agit moins qu'il ne parle. *Si on l'eût mis, au troisième acte, en action au milieu de ses conjurés, et qu'il les eût tous fait jurer sur la coupe pleine du sang de Nonnius;* si au quatrième acte, au lieu des déclamations qui sont dans sa bouche, on l'eût fait se justifier au milieu du sénat, de façon à convaincre de son innocence les sénateurs et les spectateurs, et que cette justification eût été la base et le fondement de l'éclat de la conspiration au dernier acte, il n'est pas douteux qu'il y aurait alors eu une chaleur d'intérêt assez forte pour pouvoir se passer de celui de l'amour. »

On sentira, sans que nous le disions, pourquoi, en tête de cet ouvrage, nous rappelons l'imitation de quelques scènes d'une tragédie à laquelle nous devons cependant si peu de chose. Dans un moment où toutes les conversations sur ce sujet vont prendre un nouveau degré d'intérêt, où la translation d'un théâtre anglais à Paris va fixer tous les esprits sur les avantages de deux scènes rivales, nous avons cru à propos d'appeler l'attention sur une pièce étrangère du même sujet que le nôtre. Nous ne pouvons disconvenir qu'à l'exception de deux ou trois scènes, tout dans cette pièce nous a paru indigne d'une imitation raisonnable, et que,

sans vouloir répéter les critiques de Voltaire, nous sommes entièrement de son avis sur cette tragédie. Nous ajouterions que, loin de penser que la scène française ait rien à gagner d'un rapprochement qui va fixer momentanément l'attention publique, nous imaginons que le théâtre anglais y peut contracter des avantages dignes d'une nation placée par ses philosophes au premier rang des nations savantes, et qui a quelquefois pris un si grand essor en poésie; mais il y a, dans les mœurs et les habitudes des peuples, des raisons de leur manière d'être si indépendantes des règles du goût et de la raison même, que tout ce qu'il est permis d'espérer sur ce sujet, c'est que les choses en demeureront au point où elles en sont.

Il reste à nous justifier d'avoir osé traiter un sujet supérieurement traité par Voltaire; mais il y a des choses qui ne peuvent être excusées que par l'audace qui les fait entreprendre. Il peut exister deux bons ouvrages sur le même sujet traité différemment. C'est la meilleure excuse à alléguer dans notre position; encore sentons-nous qu'elle ne vaut rien pour nous.

---

# CATILINA,

## TRAGÉDIE.

# PERSONNAGES.

CICÉRON, consul.
TULLIE, fille de Cicéron.
JUNIE, suivante de Tullie.
CÉTHÉGUS, époux de Tullie.

| | |
|---|---|
| CATILINA,<br>CATON,<br>CÉSAR,<br>LENTULUS,<br>LÉPIDE,<br>AFER,<br>SILANUS, | Sénateurs. |

SÉNATEURS.
CONJURÉS.
LICTEURS.

La scène est au Forum, entre le temple de Jupiter Stator et la maison de Catilina.

# CATILINA.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LÉPIDE, CONJURÉS.

CÉTHÉGUS.

Oui, du peuple, des grands et du sénat lui-même,
Enfin la volonté t'élève au rang suprême;
C'est de ce consulat qui remet en tes mains
Le sceptre de la terre et le sort des Romains,
Que ton heureux génie aujourd'hui les enchaîne,
Et soumet à nos vœux la fortune inhumaine.

LÉPIDE.

Oui, nos vœux sont pour toi : viens voir tous tes amis
Du peuple qui s'assemble entraîner les avis,
Des partis opposés vaincre la résistance;
Leur choix, Catilina, met Rome en ta puissance.

CATILINA.

Ah! ce n'est que pour vous que je l'ai désiré,
Cet honneur qui du trône est le premier degré,
Lépide, Céthégus, amis dont le partage
Fut en tout temps l'appui que vous doit mon courage.
Avant de vous montrer, d'exposer votre foi
Aux généreux périls que vous bravez pour moi,

Apprenez les succès qu'il faut que je vous trace,
Des desseins que pour vous a formés mon audace,
Ces immenses succès qui vengent vos revers,
Et font de vos destins le sort de l'univers.
Aujourd'hui, mes amis, au sein de la patrie,
Des conjurés ardens éclate la furie;
Aujourd'hui vos transports, retenus si long-temps,
Vont se montrer sans crainte et punir vos tyrans;
Ceux qui vous accablaient du poids de leur puissance,
Ou qui de leurs dédains vous prodiguaient l'offense,
Sénateurs et consuls, imprudens ennemis,
Ou tombent sous vos coups, ou bien vous sont soumis.
Allez, des conjurés l'audace est réunie;
Ils n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Maîtres des volontés de ce peuple inconstant,
Réglez, fixez pour moi son choix encor flottant.
Pour prix de cet effort, que je dois reconnaître,
Rome passe en vos mains en me nommant pour maître.
Ce consulat, Romains, qui vous fut si fatal,
Du pillage et du meurtre est le premier signal.

## SCÈNE II.

### CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Eh bien! si je t'en crois, le sort nous favorise,
Et flatte de nos vœux l'héroïque entreprise.
Ces cœurs, qu'à peine encore on peut nommer romains,
Voudront-ils d'un bonheur ressaisi par nos mains?

Crois-tu que ces mortels, esclaves de la crainte,
A leur antique joug s'arrachent sans contrainte,
Et s'arment avec nous contre leurs oppresseurs,
Pour cette liberté qui n'est plus dans leurs cœurs?

CATILINA.

Va, dans l'heureux dessein qu'a formé ma vengeance
De ruiner enfin et Rome et sa puissance,
Et d'arracher aux mains d'un peuple jadis roi
Ce que chacun de nous a désiré pour soi;
Catilina, crois-m'en, pour seconder sa haine,
Peut aux cœurs des mortels s'en rapporter sans peine.
Ma fierté les méprise et les a bien connus:
A l'appât des forfaits ils se sont tous vendus.
L'ambition, l'amour, les ont trouvés sensibles;
Mais des cœurs mutinés les liens invincibles,
L'instinct même caché dans le rang le plus bas,
C'est le tourment jaloux d'un bonheur qu'ils n'ont pas;
L'espoir de renverser, dans la même vengeance,
D'un éclat qui leur nuit l'insupportable offense.
Qu'ils servent donc ma haine, et vengent avec moi
La honte des affronts qu'avec eux je reçoi.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon horreur commence
Pour tous ces favoris d'une injuste puissance;
Et je les haïrais, quand je n'aurais sur eux
Ni les droits que j'attends, ni ceux de mes aïeux.
Mais de ces ennemis le plus fait pour nous nuire,
Cicéron est d'abord celui qu'il faut proscrire,
Ce consul plébéien, dont le zèle suspect
Joint l'orgueil des faisceaux au sang le plus abject.

Quand notre sûreté nous demande sa vie,
Toi pourtant, Céthégus, que fais-tu de Tullie,
Qui, fille du consul, d'un censeur odieux
A pour nous épier et l'esprit et les yeux ?
Jadis de son hymen écarté par son père,
Et même encor blessé d'un refus plus sévère,
Je préparai les nœuds où l'on sut t'attacher,
Et la mis dans tes bras, mais pour te l'arracher.
Je l'aimai ; mes transports, nourris par la cruelle,
Je ne le cache pas, ont éclaté pour elle ;
Mais que ce cœur séduit et coupable un seul jour,
En cherchant à lui plaire, a mal connu l'amour !
Pour le sang d'un proscrit ta perfide indulgence
Va-t-elle à ton épouse immoler ma vengeance ?
Sacrifie au devoir, au succès de nos vœux,
L'objet désavoué de tes indignes feux.
Par son père, par elle, habile à me déplaire,
Tullie a trop de droits d'exciter ma colère.
Dans nos hardis desseins rien ne doit t'arrêter ;
Et plus vos nœuds sont grands, moins il t'en doit coûter.

CÉTHÉGUS.

Ah ! pour Tullie, au moins, je te demande grâce !
Et qu'avons-nous besoin que la mort t'en défasse ?
Peut-elle de nos soins faire avorter le fruit ?

CATILINA.

Je vois à quel excès l'ingrate t'a séduit.
Ne crois pas qu'Aurélie, à ce point ma maîtresse,
Tienne de notre hymen un droit que je lui laisse,

Ni que, forcé de suivre un parti rigoureux,
Ma main pour l'immoler prît conseil de mes feux.
On sait comment, pour plaire à son humeur jalouse,
J'ai délivré son lit du fils d'une autre épouse.
Mon frère ne vit plus, et le bruit de sa fin
T'apprend si dans mes vœux je connais quelque frein.
Pour mériter l'honneur que ton faible courage
Suive si loin de moi l'exemple où je t'engage,
Eh! qu'a donc fait Tullie au bonheur de vos feux?
Que t'a servi l'éclat de vos illustres nœuds?
Lorsque ces sénateurs, qui se sont faits nos maîtres,
T'exclurent dans leur sein du rang de tes ancêtres,
A-t-elle en ta faveur armé les faibles cris
D'un père toujours lent à venger tes mépris?
Quand Cicéron muet voit tes revers sans honte,
C'est moi qui leur assure une pitié plus prompte.
Aime encor dans son sang l'appui qui t'est ôté,
Et préfère Tullie à notre sûreté.

CÉTHÉGUS.

Ne me reproche point ma trop faible victoire;
Va, je ne l'aime pas autant que tu peux croire;
Va, l'attrait dangereux qui m'entraîne vers toi
M'a trop bien détaché des droits qu'elle a sur moi.
Immole Cicéron, dangereux adversaire,
Aux prudentes rigueurs d'un devoir nécessaire,
Je ne défendrai point l'ingrat sacrifié,
Qui lui-même, à ma place, eût eu moins de pitié:
Mais Tullie, étrangère au crime de sa race,
N'offre rien qu'un forfait à l'horreur qui me glace.

Défends-toi de l'excès d'un penchant malheureux
Qui veut tout immoler à l'ardeur de ses vœux ;
Redoute que l'attrait du crime qui t'attire,
S'il ne sert tes desseins, ne puisse au moins leur nuire.
Dans son ambition désormais affermi,
Catilina surtout ne doit craindre que lui !
Vaincu par ses erreurs, ou fort par sa prudence,
Eh ! qui peut mieux que toi régner par la clémence ?

CATILINA.

Eh bien, elle vivra, je cède à l'amitié ;
Mais que je crains pour toi cette molle pitié !
Et que pour Cicéron ta haine évanouie....

CÉTHÉGUS.

Ah ! n'en redoute rien.

CATILINA.

Je ne crains que Tullie.
César vient ; laisse-moi connaître ses secrets,
Et voir s'il nous trahit, ou sert nos intérêts.

## SCÈNE III.

### CATILINA, CÉSAR.

CATILINA.

Eh bien, dans les horreurs du sort qui se prépare,
En tristes factions quand Rome se sépare,
Que d'un grand changement l'espoir nous est permis,
Dans quel parti César choisit-il ses amis ?

CÉSAR.

César, quoi que prétende une indiscrète envie,
Ne voit ici d'amis que ceux de la patrie,
De Rome, du sénat.

CATILINA.

Je connais sa valeur,
Ce cœur nourri de gloire et sensible à l'honneur;
J'avais cru qu'offensé de la honte importune
Qui de Rome tremblante accable la fortune,
César, à des tyrans peu fait pour obéir,
Voudrait sauver l'état avant de le servir;
Qu'on pourrait avec lui s'ouvrir sans imprudence,
D'un complot qui de Rome assure la vengeance;
Et le voir, occupé d'un si noble danger,
Avec Catilina peut-être s'engager.

CÉSAR.

Va, je sais tes projets, et comme il faut qu'on nomme
Le secret sentiment de ta pitié pour Rome.
Je sais pour l'affranchir qu'on te voit conspirer:
Avec des factieux tu veux la délivrer;
Et de ses fers honteux, en ton orgueil extrême,
Des tyrans que tu hais hériter pour toi-même.
Est-ce ainsi que Sylla, Marius avant lui,
Avant d'opprimer Rome, en ont été l'appui?
Je ne sais si le ciel après eux m'a fait naître
Pour monter à ce rang fait pour tenter un maître;
Mais le monde par eux soumis et ravagé
Avant que sous leur joug l'état se soit rangé,

M'apprend par quels chemins on peut attaquer Rome :
Je la puis asservir, mais aux lois d'un seul homme;
Je la veux subjuguer et ne la puis trahir.

CATILINA.

Lorsqu'elle est en nos mains, pourquoi la conquérir ?
C'est à ses ennemis que je livre la guerre.
Tu ne trouves de prix qu'à ravager la terre;
Et crois-tu donc moins grand l'honneur de la dompter
Au faîte du pouvoir où l'on a su monter ?
Fait pour l'assujettir par un heureux génie,
D'imposer aux respects de la terre asservie,
Et de laisser enfin sur d'immenses débris
Un nom dont la grandeur en impose aux esprits ?
Vois, pour un des soutiens auteurs de cet empire,
De combien de héros le glaive le déchire.
Vois, parmi ces grands noms, placés aux premiers rangs,
Numa disputer Rome au joug des conquérans,
Manlius l'enchaîner du haut du Capitole,
Gracchus l'assujettir aux lois de la parole.
Soldat, prêtre, orateur, éblouis tous les yeux,
Et pontife aux autels interroge les dieux;
Trouve un nouveau chemin pour aller à la gloire.
Je t'offre des honneurs dignes de ta victoire.
Ce prix. . . .

CÉSAR.

Catilina, ne peut me convenir.

CATILINA.

En s'engageant à moi César craint d'obéir ?

CÉSAR.

César craindre et servir! Ce doute est un outrage!
Non, César d'un mortel ne peut tirer d'ombrage.

CATILINA.

Crois-tu mes projets vains pour n'oser les servir?
Les mépriserais-tu?

CÉSAR.

Non, tu peux réussir;
Et nul sur plus de droits n'en fonda l'espérance,
Si tu pouvais borner ta funeste imprudence.
Et quel mortel jamais par des dons plus flatteurs
Mérita mieux que toi ce pouvoir sur les cœurs?
Grand, généreux, hardi, sensible, magnanime,
Fait pour la mériter, pour attacher l'estime;
Va, ce n'est pas à moi de fermer mes regards
Aux sublimes vertus qui parent tes écarts.
Trop fait pour ressentir ces torts d'une grande âme,
Je partage et je plains le courroux qui t'enflamme.

CATILINA.

Tant de dons prodigués n'ont donc fait qu'un ingrat?
J'espérais te gagner au bonheur de l'état;
Mais non, tu vas trahir mon amitié trompée
Au consul qui nous brave, au parti de Pompée,
A Cicéron.

CÉSAR.

César ne te trahira pas;
Il te peut immoler, mais c'est dans les combats!
Je pourrais rompre alors une amitié suspecte,
Et briser des liens que mon âme respecte.

Va, je hais plus que toi cet accord trop ouvert
Du consul qui nous brave et du héros qu'il sert.
Pompée, accablant Rome aux rives de l'Euphrate,
Est plus notre ennemi que ne l'est Mithridate.

CATILINA.

Sois donc le sien toi-même en t'unissant à moi :
Aux comices unis viens lui donner la loi.
N'ayant pu te séduire, ai-je au moins ton suffrage?

CÉSAR.

Va, je t'en ai trop dit pour oser davantage,
Et tu ne peux sans crime entrer dans mes secrets.
Mais, sans m'expliquer mieux, je puis voir sans regrets
A quel point Rome un jour peut supporter un maître,
Et j'apprendrai de toi peut-être à la soumettre.

## SCÈNE IV.

### CÉTHÉGUS, CATILINA.

CÉTHÉGUS.

Parais, Catilina, décide en te montrant
Des cœurs presque entraînés le choix encor flottant.
Métellus et Septime, aux ennemis en butte,
Soutiennent de nos rangs la glorieuse lutte;
Ils ont autour de nous rassemblé leurs tribus.

CATILINA.

Je vais donc triompher! viens, je vois Silanus,
Cicéron, avec lui Caton.

CÉTHÉGUS.

Ta complaisance
Sans te les attacher fléchirait leur puissance :
Ne les flattes-tu pas?

CATILINA.

Moi! quand je suis heureux?
Va, ce peuple est trop fort, je n'ai pas besoin d'eux.

## SCÈNE V.

### CATON, CICÉRON, SILANUS.

CATON.

Oui, ce génie heureux, cette vertu stoïque,
Dans nos pressans dangers sont notre espoir unique;
Des meilleurs citoyens, des pères de l'état,
Le suffrage éclairé pour vous n'est point ingrat;
Entendez avec moi la voix de leur tristesse
Vous peindre en gémissant la terreur qui les presse.
Écartez de nos maux le présage immortel
Annoncé par les dieux jusque sur leur autel.
Le peuple à leurs genoux apporte ses alarmes,
L'oracle en frémissant lui répond par des larmes;
La terre est effrayée, et le ciel en courroux
N'annonce que fléaux prêts à tomber sur nous.
Tandis qu'en ce danger l'injustice et le crime
Semble encor sous nos pas approfondir l'abîme,
Ayez seul un courage égal à nos revers,
Et sauvez Rome enfin du sort et des pervers.

CICÉRON.

De Rome, je le dois, j'embrasse la querelle;
Caton lui reste encor si les dieux sont contre elle;
Et je ne crains plus rien quand, fier de son appui,
Je triomphe avec eux, ou succombe avec lui.
Oui, que l'occasion de servir la patrie
Dans notre ambition soit notre unique envie.
Vous savez si pour moi, plein d'une telle ardeur,
Je connus d'autres soins que ceux de sa grandeur.
Ma constance adoucit, dans mes soins domestiques,
Du déclin de mes ans les rigueurs tyranniques;
Mais de tous mes malheurs le souvenir cuisant
Doit se taire aujourd'hui dans un soin plus pressant.
Je connais comme vous cette horreur légitime
Des perfides complots dont Rome est la victime;
Faut-il, en la sauvant, avoir à redouter
Ceux même dont l'appui lui dût au moins rester!
Mais, hélas! vous savez, dans nos jours déplorables,
Quelles vertus encore il reste à des coupables.
Le funeste poison de nos calamités,
Dans les cœurs répandu, les a tous infectés.
Tous, au crime engagés sous le même esclavage,
Des maux dont on les flatte ont adoré l'image;
On conspire partout la perte de l'état,
Et la fidélité n'est plus qu'un attentat.
Des sénateurs courbés sous six siècles de gloire,
Qu'à nos prospérités attachait la victoire,
Eux-mêmes, dans l'excès de leur aveuglement,
Ont accepté l'espoir d'un fatal changement.

Et ceux qu'autour de nous leur amitié rallie,
Fidèles à leurs rangs bien plus qu'à la patrie,
Esclaves des honneurs bien plus que de leur foi,
L'intérêt me les vend; mais sont-ils bien à moi?
J'ai vu ces fiers patrons à qui Rome est si chère,
Envier à mes mains la faveur consulaire,
Et ne céder enfin qu'à l'appui qu'il leur faut,
Un rang que profanait un citoyen nouveau.
Puisse de notre orgueil l'ambition si vaine
Ne point trop irriter nos semences de haine!
Puissent nos citoyens mêler des cœurs soumis,
Et Rome dans son sein ne compter que des fils!
Dans le danger croissant du mal qui nous divise,
Cependant l'ennemi poursuit son entreprise;
En présence du peuple il le faut déclarer,
Et sur mes actions vous pourrez m'éclairer.
Entrons.

CATON.

Sur nos dangers avant de nous instruire,
Apprenez un malheur qu'il me reste à vous dire:
Parmi les conjurés on nomme Céthégus,
Cet indigne héritier de vos nobles vertus,
Lui, dans tous les excès d'une jeunesse avide,
De tous nos ennemis le complaisant perfide,
Qu'avec Catilina ses indignes liens
Ont rendu la terreur de ses concitoyens!

CICÉRON.

Hélas! voilà surtout ce que j'ai craint d'entendre!
Il est vrai, le cruel est devenu mon gendre;

A cet indigne hymen j'opposai vainement
D'un père révolté le fier ressentiment :
N'ayant pu l'obtenir, il enleva ma fille;
De quel opprobre, ô ciel, il flétrit ma famille!
Hélas! la criminelle, enlevée à mes lois,
Plus d'une fois sans doute a regretté son choix.
J'ai vu depuis ce jour le chagrin qui me presse
Avancer les momens de ma triste vieillesse;
Quand mon dernier espoir vient de m'abandonner,
Parlez, après ce coup rien ne peut m'étonner.

CATON.

Pour des malheurs plus grands ranimez votre zèle;
Rome a des ennemis plus à craindre pour elle.
Catilina, dit-on, conspire contre nous.

CICÉRON.

Vous qui le connaissez, Caton, en doutiez-vous?
Quels ennemis encor vous a-t-on fait connaître?

CATON.

César. Craignez en lui de ménager un traître.

CICÉRON.

Non, César d'un complot ne peut être l'auteur;
Catilina lui seul avec trop de hauteur
De ses desseins sur nous annonce l'imprudence,
Et dans tous nos débats porte sa violence.
Il en peut profiter; c'est trop long-temps souffrir
Qu'un voile protecteur se prête à le couvrir;
Allons, ne tardons plus.

SILANUS.

Venez le voir au temple,
De la rebellion donner à tous l'exemple,
Et vous braver encor d'un insolent maintien.

CICÉRON.

Ah ! je combats pour Rome et ne redoute rien.

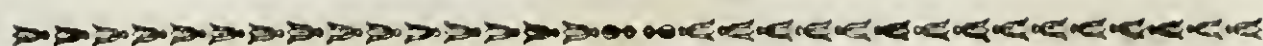
SILANUS.

Il a du consulat flatté son espérance,
Et s'y voit par la brigue assis sans concurrence.

CICÉRON.

Peut-être; mais consul on entendra ma voix,
Et de Rome au sénat je dicte encor les lois.

FIN DU PREMIER ACTE.



# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

### TULLIE, JUNIE.

TULLIE.

Ah ! je l'appelle en vain ! Dans cette triste enceinte,
Au lieu de cet époux que j'implore avec crainte,
Je ne trouve partout, sur ces murs menaçans,
Qu'un triste souvenir du sang dont je descends!
O honte! ô de mes jours infamie éternelle!
Fille de Cicéron, quand tout me le rappelle,
Faut-il me reprocher tant d'illustres vertus
Que mon hymen rabaisse aux nœuds de Céthégus;
Ces nœuds, ces nœuds affreux, présens d'une furie,
Et la honte du sang qui m'a donné la vie?

JUNIE.

De quels regrets, hélas! nourrissez-vous vos pleurs?
Et quel sujet pour vous de honte et de douleurs!
Loin de vous reprocher cette grandeur illustre,
Qui des vertus d'un père emprunte un nouveau lustre,
Rappelez bien plutôt cet orgueil abattu
Qui doit à son nom seul flatter votre vertu.

TULLIE.

Hélas! en ce moment, ce vieillard vénérable,

Ce mortel vertueux, pour nous si secourable,
Aux autels de nos dieux lève d'heureuses mains,
Que son amour consacre au salut des Romains.
Pressé des flots nombreux d'une assemblée immense,
Il y reçoit les vœux d'un peuple qui l'encense.
Leur voix a jusqu'à moi porté ce cri vainqueur,
Ce nom sacré de père et de libérateur,
Dont s'acquitte envers lui l'amour de Rome entière.
Lorsqu'il n'a plus d'enfant, ah ! qu'il en soit le père !
Où fuir? où me cacher l'éternel repentir
Du cruel déshonneur dont je le vais couvrir?

JUNIE.

De votre piété quelle injuste faiblesse !
Réunie à l'époux cher à votre tendresse,
Ne voyez que l'hymen dont la sévérité
Vous fait de son amour un bonheur mérité.

TULLIE.

Ah ! je n'en jouis plus ! et bientôt délaissée,
J'ai vu par d'autres soins sa tendresse effacée.
L'amour est sans pouvoir sur des cœurs endurcis;
Il me laisse aux regrets dont ses feux sont suivis;
Il me fuit, ou vers moi ne revient moins coupable
Que pour me montrer mieux ma perte irréparable,
Et me rendre témoin des funestes complots
Où le démon de Rome expose son repos.
Le seul Catilina le gouverne, l'inspire,
Et lui souffle à la fin le mépris qu'il respire.
Le cruel, que jamais je ne vis qu'en tremblant,
Venge ainsi de ses feux l'affront toujours sanglant;

Et me punit du tort de n'avoir pu me plaire,
En m'enlevant l'époux que mon cœur lui préfère.
Hélas! l'ingrat! après ce que j'ai fait pour lui!
En sa fidélité quand j'ai mis mon appui,
Et que de cet hymen, dont j'ai fait mon partage,
Je n'ai sans son amour que la honte et l'outrage!
Tu sais, sans écouter le devoir ni ses droits,
Que j'ai pour être à lui bravé jusqu'à nos lois;
Et que, sans regarder la gloire ou l'infamie,
A la honte, aux regrets, j'ai condamné ma vie.
Dans la sévérité de nos antiques mœurs,
Bornant nos seuls désirs à plaire à nos vainqueurs,
Et sous la sainteté de nos dieux domestiques
Du bonheur d'un époux gardiennes uniques,
Leur gloire peut du moins, de leur célébrité,
Couvrir l'éclat des torts qu'elle nous a coûté;
Mais quand de cet époux la dureté cruelle
Repousse encor de lui l'épouse criminelle,
Et ne la soutient plus quand tout vient l'accabler,
Alors de ses mépris qui peut la consoler?
Et que lui reste-t-il, à soi-même rendue,
Que la honte et l'opprobre où je suis descendue?
Ne pense pas pourtant que, prête à pardonner,
Des horreurs de mon sort je me laisse étonner.
Tyrans qui sous vos lois prétendant nous réduire,
D'un sexe dédaigné vous disputez l'empire,
Tremblez! sous tant d'affronts ce courage abattu,
Peut, dans son désespoir, retrouver sa vertu.
Sous quelque indignité que le sort m'humilie,
C'est d'une esclave enfin que le ciel fit Clélie!

Et, de leur sang offert à nos dieux inhumains,
Lucrèce et Virginie ont sauvé les Romains!
Dans le même malheur par vous précipitée,
Lorsqu'au rang le plus bas je me vois rejetée,
De tout autre intérêt quand j'ai perdu le soin,
Le salut de l'État est mon premier besoin;
Je ne me souviens plus de ce sang qui m'anime,
Que pour vous dérober encor cette victime,
Et courir dévoiler les complots odieux
Dont l'infidélité brave Rome et nos dieux.
Je vois Catilina, ce monstre; viens, sa vue
D'une nouvelle horreur remplit mon âme émue.

## SCÈNE II.

### CATILINA, CÉTHÉGUS, CONJURÉS.

CATILINA.

Eh bien! vous l'avez vu, l'orateur insolent,
Qui préside au conseil d'un sénat turbulent;
Qui veut perpétuer entre ses mains funestes
De son pouvoir usé les déplorables restes?
Je triomphais : ce bras, qui se levait sur lui,
Du rang dont il descend l'accablait aujourd'hui.
Il mande le sénat sur la foi des auspices,
Et du peuple assemblé dissipe les comices.

CÉTHÉGUS.

Il éloigne l'écueil qu'il voudrait fuir en vain,
Et demain ton succès n'en est que plus certain.

CATILINA.

Ne nous exposons point à la nouvelle lutte
Des refus où l'envie a préparé ma chute.
Un contre-temps de plus ne fait qu'approfondir
Les généreux desseins dont nous devons sortir.
Amis, que dès ce jour notre entreprise éclate,
Au milieu des succès dont l'ennemi se flatte.
Je vous dois le récit des triomphes nouveaux
Qui nous ont aplani le but de nos travaux,
Ces immenses progrès qui, forçant les obstacles,
Ouvrent devant vos yeux la route des miracles.
Malheureux compagnons, infortunés soutiens!
Flétris injustement du nom de plébéiens!
Dont le sang, entaché des vertus de vos pères,
N'a transmis à leurs fils que leurs destins vulgaires!
Apprenez quels succès vont remettre en vos mains
Les droits perdus pour vous de citoyens romains.
Mais de nos ennemis l'activité cruelle
Nous poursuit sans relâche avec le même zèle;
Allez, Cicéron vient, et je vois vos tyrans :
Céthégus, suivez-les; près de vous je me rends.

## SCÈNE III.

### CICÉRON, CÉSAR, CATON, CATILINA, SÉNATEURS.

CICÉRON.

Sénateurs, arrêtez. Sur cette place sainte
Berceau de cet empire et sa première enceinte,

Où des rois vos aïeux le courroux assuré
Repoussa tant de fois l'ennemi conjuré,
Apprenez, au mépris de la gloire éternelle
Où la faveur des dieux vous est resté fidèle,
Quels dangers renaissans, dans sa prospérité,
Menacent de nos dieux l'ouvrage respecté.
Rome nourrit des fils plus déclarés contre elle
Que tous ses ennemis ligués dans leur querelle;
Dans son sein triomphant ils osent rapporter
Les périls et la mort contraints de nous quitter:
Et ce que dans ces lieux Veie, Albe et Coriole,
N'ont pu pour renverser les murs du Capitole,
Rome par des Romains le va voir accomplir.
Instruits de ces complots, songeons à les punir.

CATILINA.

Et quels sont les dangers pour nous si redoutables?
Quels complots sont formés, et qui sont les coupables?

CICÉRON.

Puisque vous prévenez, par ce doute indiscret,
L'arrêt que ma pitié détournait à regret,
Catilina, c'est vous qu'il faut que je désigne
L'artisan des complots dont ma vertu s'indigne.
Vous conspirez ici la perte des Romains,
Dont vous flattez déjà vos projets inhumains.
Ne vous préparez point de réponse inutile
Que confondrait d'un mot un témoin trop facile;
J'ai su par cent détours de vous voir étonnés,
Surprendre les chemins où vous nous prévenez:

Mallius dans Fésule, et Jule en Apulie,
Vous cherchent des Romains au fond de l'Italie!
Du moins ceux dont l'espoir croit passer en vertus,
Des Romains assez grands que vous ne comptez plus;
Septime pour retraite, en un hasard funeste,
Court s'assurer l'Ombrie, et vous avez Préneste;
Des citoyens enfin indignes de ce nom,
Ont partagé l'espoir de votre trahison?

CATILINA.

De votre bouche, ô ciel! faut-il que je l'apprenne?
Moi! contre la patrie armer ma propre haine?
De l'obscur Arpinum l'orateur parvenu
Ainsi flétrit le rang dont je suis descendu?
Le sang de mes aïeux, les droits de ma naissance,
A son emportement rien ne sert de défense.
Déjà par vos tribuns ces titres dégradés....

CICÉRON.

Attestez-vous ces droits, vous qui les défendez?
Laissez, Catilina, ce prétexte honorable,
Qui n'est qu'un tort de plus s'il déguise un coupable.
Trop de preuves sans lui nous apprennent assez,
Si vos aïeux sont grands, combien vous les blessez;
Et contre cet état vos discours ordinaires,
Vos liens criminels, vos appuis mercenaires....

CATILINA.

Quoi! des chagrins publics soigneux de me couvrir,
M'en faites-vous un tort dont je doive souffrir?
Oui, partout il est vrai, s'il faut que j'en convienne,
Vous entendez les cris de la publique haine

Plaindre en d'indignes mains cet état abaissé
Succombant à l'éclat de son règne passé ;
Des mœurs de nos aïeux les vertus respectées
Par l'infâme licence en nos jours infectées ;
Un sénat tyrannique opprimant à son choix
Un peuple gouverné par d'arbitraires lois.
Ainsi sur nos malheurs la voix publique entraîne.
Si c'est là vous blesser, et si c'est là la haine
Que du nom de complot vous daignez honorer,
Avec tous les Romains, oui, j'ai pu conspirer.

CICÉRON.

C'est vous qui les plaignez, le trouble et la licence
Dont nos divisions ont formé la naissance ?
Auteur de tous ces maux, que vous seul enfantez,
N'y joignez point encor ceux que vous inventez,
Ni la fausse pitié qui ne peut nous séduire.
Si vous blâmez nos mœurs, cessez de les détruire.
N'armez point, défenseur de son autorité,
Contre un peuple indocile un sénat irrité.
Vous affectez encor de plaindre la patrie,
Dont la gloire sans tache à vos yeux est flétrie ;
Et son pouvoir, qui pèse à tant de souverains,
N'est rien à vos regards s'il n'est pas dans vos mains.
Juste ciel ! nous touchons aux bornes de la terre,
Asservie à nos lois par les droits de la guerre !
Parthe, Ibère, Germain, de toutes parts défaits,
Ne sont de tant d'exploits que de faibles effets !
Et l'on méprise à Rome, au fort de sa puissance,
Un nom partout ailleurs terrible à qui l'offense !

Méprisable, en effet, parmi tant d'ennemis,
De n'armer de fureurs que celle de tes fils,
Rome ! et lorsque pour toi tout l'univers s'empresse,
Au milieu des trésors dont le fardeau t'oppresse,
De les voir, à leur perte empressés de courir,
En s'y précipitant vouloir nous asservir !
Dieux ! du fragile effort de leur aveugle rage,
De vos soins paternels vous défendrez l'ouvrage.
Némésis et Vesta, vous puissant Jupiter,
Dieux à Rome indulgens, déesses de l'enfer,
De vos feux immortels percez la nuit obscure
Où se cache à nos yeux l'intrigue et le parjure.
Dans vos temples ouverts tandis qu'en votre nom
Aux mortels égarés j'annonce le pardon,
Donnez à mes accens un pouvoir qui les touche
Dans les biens que le ciel leur promet par ma bouche :
A l'esclave des dons, la liberté pour prix ;
Au citoyen l'honneur de nous avoir servis.
Le sénat, informé des piéges qu'on nous dresse,
Va d'un crime d'état juger dans sa sagesse.
Vous, que j'accuse ici de corrompre nos lois,
Venez, si vous l'osez, y démentir ma voix.

CATILINA.

Croyez que dès ce jour j'aurai calmé vos craintes,
Avant que du sénat vous excitiez les plaintes.

## SCENE IV.

### CÉSAR, CATILINA, LENTULUS, LÉPIDE, AFER, CONJURÉS.

CATILINA.

Il sort! et ne voit pas ce qu'il laisse après lui,
D'un sénat divisé dont il attend l'appui.
Croirai-je qu'avec nous César d'intelligence
S'unisse aux plans secrets qu'a mûris ma vengeance?

CÉSAR.

Imprudent! quels secrets? Rome m'appelle, adieu;
César n'a qu'avec elle encor formé de vœu.

## SCÈNE V.

### CATILINA, LENTULUS, LÉPIDE, AFER, CONJURÉS.

CATILINA.

César n'est point à nous : son cœur pusillanime
Ne conçoit point, amis, l'ardeur qui vous anime.
Gêné dans ses désirs, lent à se déclarer,
Ce n'est que du vaincu qu'il veut se séparer,
Prêt à se réunir au parti qu'il méprise
Pour recueillir le fruit qu'aura votre entreprise.
Triomphons sans son aide, et méritons sans lui
Un succès qui déjà n'a plus besoin d'appui.
   Eh bien! de Cicéron vous les venez d'apprendre,
Les rapides progrès dont j'ai cru vous surprendre?

Il avance un aveu que j'ai dû différer,
Et semble à nos desseins lui-même conspirer.
Mais ce qu'il n'a point dit, et qu'à sa vigilance
Cache encor le secret du plus profond silence,
Mallius, dans nos murs secrètement conduit,
S'est des remparts de Rome approché cette nuit.
Prête à grossir l'élan de nos faibles cohortes,
Des soldats de Sylla l'armée est à nos portes.
Ces fameux conquérans, dans les travaux blanchis,
Qui pleuraient les exploits qui les ont enrichis,
Forcés, dans leur exil, à dévorer leur rage,
De leur proscription viennent venger l'outrage.
Du fond de l'Étrurie aux monts Apuliens,
Tous ceux dont la discorde a dévoré les biens,
Amis de Marius, victimes de Pompée,
Tous ceux qui regrettaient leur fortune usurpée,
Qui demandaient au ciel le toit de leurs aïeux
Devenu le butin d'un soldat furieux,
Relevant dans nos champs leur superbe indigence,
De leurs libérateurs vont suivre la vengeance.
Tous ceux que du butin l'espérance enrichit,
Que du frein du remords la misère affranchit,
Ou dont la pauvreté, des trésors qu'elle ignore,
Sans espérer beaucoup a moins à craindre encore :
Ces malheureux, privés d'un abri sous les cieux,
Qui, partout étrangers, abondent en tous lieux,
De leurs flots populeux viennent inonder Rome,
Rome dont aussi bien la perte se consomme,
Où de tant d'ennemis les fragiles liens
Nous font des conjurés de tous ses citoyens.

Chargé des soins du monde, en grands desseins fertile,
Quand j'ai de ces ressorts réglé la marche utile,
Vous des destins de Rome occupé tout entier,
Lentulus, c'est à vous de parler le premier
Des succès de vos soins et de votre espérance;
S'enchaînent-ils aux plans de ma vaste prudence?
Dites, qu'attendez-vous?

LENTULUS.

Le plus prompt changement,
Aux ordres de ta voix un entier dévoûment,
Et plus que sur nos soins, plus que sur nos services,
Du penchant d'une ville où règnent tous les vices
On peut s'en reposer sur la fidélité
Qui la lie aux excès de la perversité.
Des haines, des partis l'ambition rivale
De l'entreprise au crime accuse l'intervalle,
Et passe en cruautés nos projets inhumains.
Au meurtre où nous courons prêt à tremper ses mains,
Du trésor paternel héritier mercenaire,
Le fils l'attend d'un crime en nous vendant son père;
Et l'épouse, infidèle à ses transports jaloux,
Nous livre au lit d'hymen les jours de son époux.
Parmi les noms fameux de ces âmes stoïques
Dont la haine s'unit à nos haines publiques,
Sempronie a surtout, de l'éclat de ses dons,
Paré les attentats qu'à l'envi nous vantons.
Dans Rome enfin, fumant des horreurs du carnage,
Le feu dans douze endroits va déployer sa rage :
Tout nous seconde.

CATILINA.

Allons, l'instant est arrivé
Qu'à vos vaillans exploits mes soins ont réservé.
Amis, dont la fureur brûle de se répandre,
Venez, hâtons nos coups et mettons Rome en cendre;
De ces feux, dont ma main va creuser son cercueil,
Couvrons ce Capitole où régnait tant d'orgueil;
Renversons son idole, attaquons sans défense
Ce sénat contre nous toujours d'intelligence;
Ces murs d'où nos tyrans nous ont dicté des lois,
Tout ce qui du pouvoir nous fit sentir le poids :
Que rien ne reste ici d'un faste qui m'offense,
S'il n'est de vos travaux la digne récompense.
Mais Cicéron surtout mérite le trépas;
Quand sa prudence aveugle a prévenu mon bras,
Qui, d'entre ces Romains, digne qu'on le contemple,
Prendra sur lui les coups dont j'ai brigué l'exemple?
Qui l'immolera?

AFER.

Moi! Délivrer les Romains,
Ce n'est pas dans le sang déshonorer mes mains;
Et c'est avec honneur que je le sacrifie.

CATILINA.

Vous, Afer? Sur vos soins faut-il que je me fie?
Je verrai qui de vous peut me garder sa foi,
Cornélius, Vargonte, Afer.

(Bas à Afer.)

Ce sera toi.

Ce soir chez Céthégus.

## SCÈNE VI.

### Les mêmes, CÉTHÉGUS.

CATILINA.

Tu pouvais nous entendre;
Allié d'un tyran, l'oseras-tu défendre?

CÉTHÉGUS.

Ah! de ce nom fatal qui pèse à ma vertu,
Amis, que devant vous mon cœur est abattu!
Comment à vos regards souffrir l'ignominie
Des affronts douloureux que me doit la patrie!
Et combien votre horreur pour moi va redoubler
Au récit du malheur qui vient de les combler!
Cicéron dans nos murs déjà commande en maître,
Et jouit d'un pouvoir qu'il feint de méconnaître.
Au bruit de nos progrès, Métellus et Rufus
Vont de nos légions combattre les refus;
Marcius avec eux à sa voix les rallie
Partout où le danger menace l'Italie;
Dans Rome ses soldats, par groupes disposés,
Nous ferment les chemins en cent lieux opposés,
Et d'escadrons épars hérissent nos murailles
Comme en un jour marqué pour de tristes batailles.
C'est fait de nos desseins et nous sommes perdus,
Si nous ne prévenons qui nous a reconnus;
Si, lorsque du danger l'activité nous hâte,
Ce n'est plus qu'en projets que notre audace éclate;
Si loin......

CATILINA.

Dans tous les lieux qu'on défend en effet,
Allez, qu'à se placer chacun de vous soit prêt;
Et, du premier abord au signal de se rendre,
Nous livre au moindre effort tout ce qu'on veut défendre.
De la porte Latine au quartier Quirinal,
L'Aventin, l'Esquilie et le mont Viminal,
Que Rome à chaque pas nous présente une armée
En amis, à ma voix, aussitôt transformée.
De premiers des Romains, de soldats conquérans,
Les noms vous ont acquis l'honneur des premiers rangs.
Allez, de Cicéron prêts à délivrer Rome,
Ne considérez qu'elle et ne craignez qu'un homme.
(Bas à Afer.)
Pour servir nos desseins, toi, songe où je t'attends.

## SCÈNE VII.

### CÉTHÉGUS, CATILINA.

CÉTHÉGUS.

Ta voix règle à son gré leurs moindres mouvemens;
Tu vois comme aisément ton facile génie
Plie à tes intérêts leur âme assujettie.
Ah! nul né pour régner et leur donner la loi,
N'eut plus que toi sur eux le droit d'agir en roi.

CATILINA.

Du ciel, n'en doute pas, la faveur obstinée
A de Rome à mes mains commis la destinée.

Mais plus que tous ces dons que le ciel m'a remis,
Celui dont le pouvoir m'a donné tant d'amis,
C'est ce zèle éprouvé d'une amitié commune
Dont la fidélité m'attache à leur fortune.
Quel malheur jusqu'ici que ce zèle imparfait
N'ait fait pour ton bonheur que des vœux sans effet!
Mais enfin le destin, cessant d'être contraire,
Te permet d'applaudir ce que je viens de faire.
Demain Cicéron meurt; j'eusse espéré ta main,
Afer se vient d'offrir à lui percer le sein:
Il doit prendre chez toi l'ordre de son supplice;
C'est à nous de régler l'heure du sacrifice.

CÉTHÉGUS.

Je n'aurais point armé mon bras pour son trépas;
Mais mon cœur aux Romains ne le refuse pas,
Il est trop nécessaire.

CATILINA.

Il devient ton ouvrage.
C'est à toi, que secourt un généreux courage,
De ne pas refuser l'offre de sa vertu.
Adieu, tu vois sa fille, et si tu m'avais cru.....

## SCÈNE VIII.

### CÉTHÉGUS, TULLIE.

TULLIE.

Eh bien! autour de moi lorsque je vous implore,
Avec Catilina je vous retrouve encore?

En vain, dans la pitié qui me parle pour vous,
A vous en détacher j'ai porté mon époux ;
Mes larmes, mes efforts n'ont rien pu sur votre âme ;
Vous ne connaissez plus les pleurs de votre femme.
Depuis que de vos goûts ce tyran détesté
Vous soumet à l'excès de son autorité,
Du bonheur de nos nœuds l'immortelle tendresse
Ne vous arrête plus pour en goûter l'ivresse ;
Dans votre empressement vous ne me cherchez plus;
L'ennemi qui corrompt jusques à vos vertus,
Sans estimer le bien dont lui-même il me prive,
Au mépris de mes droits tout entier vous captive.
Ah ! vous renoncerez au penchant réprouvé
Du cruel ennemi sur ma perte élevé ;
Céthégus, à lui-même abandonnez un traître.

CÉTHÉGUS.

Que dites-vous, ô ciel ! puis-je le reconnaître,
Aux traits que votre haine ose se figurer ?
Moi, de Catilina vouloir me séparer !
Que j'immole des nœuds d'une telle importance
Aux soupçons odieux de votre défiance !
Mais de ce sacrifice avant de me parler,
Savez-vous quels devoirs je lui peux immoler ?
Je vous aime, et vous plaire est mon unique envie,
En dépit des soupçons dont ma flamme est suivie.
Mais réduit au besoin de violer ma foi
Ou de trahir l'ami qui s'abandonne à moi,
S'il faut entre vous deux que mon âme incertaine
Ne cède à l'amitié qu'en méritant la haine,

Alors, forçant un choix qu'on veut tyranniser,
Catilina lui seul en pourrait disposer;
Oui, lui seul de mon cœur disposerait en maître,
Et vous en bannirait, vous qui prétendez l'être.

TULLIE.

A quel point le cruel a fasciné vos yeux!
Et voilà donc sur vous tout le fruit de mes vœux?
Ainsi vous refusez aux plus tendres alarmes
Cet heureux changement mérité par mes larmes?
Ah! voyez sous vos pas quel est l'abîme ouvert,
Et de vos noirs complots le crime à découvert.
Artisans odieux des malheurs de l'empire,
C'est à le renverser que votre audace aspire.

CÉTHÉGUS.

Moi!

TULLIE.

Vous. Déjà ce bruit glace tous les esprits,
Et c'est à conspirer que je vous ai surpris.
Insensés, jusque-là la fureur vous égare!
Vous pensez que pour vous le destin se déclare?
Mais des dieux protecteurs le courroux irrité
Ne peut prêter d'excuse à votre impunité.
Rome et ces mêmes dieux, auteurs de la victoire,
N'ont point à vos forfaits abandonné sa gloire.
Le succès plus long-temps ne saurait vous tromper,
Le sort qui vous flattait s'apprête à vous frapper;
Un revers éclatant et la mort la plus prompte,
Devient de vos apprêts le supplice et la honte.

CÉTHÉGUS.

Tullie, au nom des dieux, ne suivez point mes pas!

TULLIE.

Mes soupçons m'éclairaient, je ne me trompais pas.
De mes prédictions la menace l'irrite;
Suivons-le, et m'assurons du transport qui l'agite.

FIN DU SECOND ACTE.



# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

TULLIE, *seule.*

J'ai surpris leurs secrets que j'avais épiés;
Mes yeux de tant d'horreurs sont encore effrayés.
Le sénat égorgé, Cicéron, Rome entière!
Céthégus.... Le cruel, il leur livrait mon père!
Au moins, il vit encore; il peut veiller sur lui
Parmi les conjurés dont il s'est fait l'appui.
Mon père, sans songer au sujet qui m'attire,
N'est point dans sa maison où je n'ai pu l'instruire;
Je l'attends en ces lieux où pour se réunir
Avec nos sénateurs il doit, dit-on, venir.
Dieux! qui voyez pour vous, pour le salut de Rome,
Quel est le meurtrier qu'il faut que je lui nomme,
Faites que je le cache à son juste courroux,
Et ne lui nomme pas le nom de mon époux:
Pour tant de flots taris de ce sang que j'arrête,
Ce n'est pas trop du sang que ma pitié rachète!

## SCÈNE II.

### CATILINA, AFER.

CATILINA.

Eh bien! de Cicéron, parle, quel est le sort?

AFER.

Pour m'approcher de lui j'ai fait un vain effort.
En vain, dans la fureur où je me détermine,
Je lui portais le coup que ma main lui destine.
Il n'était plus chez lui lorsque j'y suis couru;
Mais Tullie en sortait à ce qui m'a paru,
Qui, de tous nos desseins chez son époux instruite,
Le venait informer des piéges qu'on médite.
Furieuse à la fois qu'on la pût prévenir,
Honteuse du dessein qu'elle n'a pu remplir,
Elle jetait sur moi les regards de la haine,
Et semblait deviner le sujet qui m'amène.

CATILINA.

Avant qu'elle le voie il la faut arrêter,
Et des yeux du consul songer à l'écarter.
Le sénat, rassemblé par cet indigne maître,
Attend que devant lui je m'abaisse à paraître;
Et tout serait perdu, si Tullie avec moi
Pouvait de mes discours y démentir la foi.
Je sais pour l'éloigner quel parti je dois suivre.
Toi.... Mais son père vient que le hasard nous livre.

AFER.

A son aspect, ô ciel! je sens trembler ma main!
Quel dieu combat pour lui contre son assassin?
(Haut.)
Je le préviens; attends.

## SCÈNE III.

CATILINA, TULLIE, PEUPLE, LICTEURS.

TULLIE.

Oui, peuple, qu'on l'arrête!
Oui, retenez le fer suspendu sur sa tête.

CATILINA.

Tullie, où courez-vous?

TULLIE.

Barbare! à son secours.
Ah! mon père!

CATILINA, à part, sortant.

Perfide!

## SCÈNE IV.

CICÉRON, TULLIE, LICTEURS.

TULLIE.

Ah! j'ai sauvé vos jours.

CICÉRON.

Par vos secours, ô ciel! ma vie est préservée?
Hélas! c'est pour souffrir qu'elle m'est conservée.

Sans peine à la patrie en offrant le fardeau,
Je mourais satisfait descendant au tombeau.
Ne devrais-je la mort qu'à vos soins secourables?
Je renais aux tourmens de mes jours déplorables.
Indigne rejeton d'un père infortuné,
Hélas! à quel destin l'avez-vous condamné?
Après l'indignité de ce cruel supplice,
De votre opprobre encor faut-il que je rougisse?
A mes tristes regards vous pouvez vous montrer?
D'un père au désespoir qu'osez-vous espérer?
Épouse d'un barbare à qui le sort te lie,
Et désormais des tiens l'éternelle ennemie,
Ne vois-tu pas l'horreur d'un hymen odieux?
T'es-tu caché ta honte offerte à tous les yeux?

TULLIE.

Je la vois comme vous, hélas! et sur mon crime
Le temps n'a pas tardé d'éclairer sa victime.
Pourquoi, si tard encor, n'a-t-il pu m'éclairer
Avant que loin de vous je me fusse égarer?
Ah! du moins, sans l'espoir d'en réparer la honte,
Du reproche accablant que ma faiblesse affronte,
Jamais le repentir à vos pieds gémissant
N'eût imploré de vous un œil compatissant!
Mon père, ah! sous le poids d'une juste colère,
N'accablez pas le fruit d'un remords salutaire;
Et ne condamnez pas l'heureux égarement
Qui vous a par mes soins sauvé plus sûrement:
Je lui dois le bienfait de protéger la vie
Qui peut-être sans moi vous eût été ravie.

Mais de votre intérêt trop faiblement troublé,
Votre cœur, je le vois, n'en peut être ébranlé.
Je viens sauver l'état!

CICÉRON.

Que dis-tu, malheureuse?
Ah! parle; et du pardon si la voix généreuse
Après ta honte encor peut laver ton forfait,
Faut-il d'un prix plus grand payer un tel bienfait?
Je puis tout pardonner.

TULLIE.

J'attends une autre grâce.
De toutes ses horreurs le sort qui me menace
Avec des criminels peut placer mon époux
Dans un parti rebelle animé contre vous;
Et vous ne voulez pas qu'à ce prix magnanime,
Je me couvre d'un sang que ma tendresse opprime?
Céthégus obtiendrait le pardon de ses torts?

CICÉRON.

Sans doute il l'obtiendrait gagné par vos remords.

TULLIE.

Vous le donnez à Rome; oui, vous lui faites grâce;
Et quand mon époux vit, non, rien ne la menace.
Seigneur, contre le jour qu'on vous laisse à regret
On vient chez Céthégus de tramer en secret.

CICÉRON.

Chez votre époux! chez lui!

TULLIE.

Je ne dois rien vous taire
Si vos jours me sont chers. Ce coupable émissaire,
Ce traître aux mains de qui vous venez d'échapper,
Était par ce complot chargé de vous frapper.
L'horreur qui vous ôtait la lumière et la vie,
Du massacre de Rome allait être suivie.
On veut du même coup renverser le sénat,
Et dans Rome embrasée ensevelir l'état.
Telle est des conjurés l'espérance et l'outrage;
Entre Rome et vos jours leur fureur se partage;
Sa perte en est le but, votre mort le signal;
Votre heure est arrivée, ou c'est leur jour fatal.

CICÉRON.

Et c'est de vous! ô ciel, qu'il faut que je l'apprenne!
Du péril des Romains j'en crois une Romaine;
A peine ce projet transpire encor pour moi,
Ma fille du consul en avertit l'effroi.
De quel repaire affreux, de quel séjour terrible
Apportez-vous ici cette lumière horrible?
Avec les scélérats à qui le sort vous joint,
De leurs crimes encore infortuné témoin,
Allez, puisqu'il le faut, à Rome encor fidèle,
Attendre qu'avec eux ma voix ne vous rappelle.

TULLIE.

En quel asile, hélas! avec qui me montrer!
Et qu'à regret de vous il me faut séparer!
Est-ce du ciel vengeur un avis qui m'éclaire?
Du ciel, n'en doutez pas, l'implacable colère

Parmi ces criminels a placé mon trépas,
Et pour ne vous plus voir m'arrache de vos bras.

CICÉRON.

Par quels efforts, lassant sa pitié tutélaire,
Vous-même à mes bontés trop prompte à vous soustraire,
Trompâtes-vous l'appui qu'il vous fit rencontrer?
Et comment du péril aujourd'hui vous tirer?
Dans ce cruel devoir dont mon cœur désespère,
Au moins, coupable enfant, embrassez votre père.
C'est tout ce que je puis; mais le ciel, je le vois,
De ses bontés sur vous a signalé le choix,
Puisqu'il veut par vos mains sauver votre patrie.

TULLIE.

Il ne saurait laisser mon offense impunie!
Combien de temps encor, vous prêtant ses secours,
Vous-même des cruels défendra-t-il vos jours?

CICÉRON.

Allez, de vos terreurs surmontez la faiblesse.

TULLIE.

Hélas! en quelles mains, en quels lieux je vous laisse!

## SCÈNE V.

### CICÉRON, CATON, CÉSAR.

CICÉRON.

Dans Rome, vainement berceau de vos vertus,
Enfin la trahison ne se déguise plus,

César, Caton. La main qui contre vous conspire,
Dont les efforts ne vont qu'à renverser l'empire,
Ici, blessant en moi l'honneur du consulat,
Cherchait à s'en venger par un assassinat.
Le ciel de mes bourreaux a trompé la vengeance,
Sans me flatter pour vous de la même indulgence;
Si toutefois le sort me flatte d'éloigner
Le coup que leur fureur ne saurait m'épargner.
Mais loin de nous l'espoir, dont mon cœur se sépare,
Qu'aucun de nous échappe aux horreurs qu'on prépare!
Ces murs, Rome, nos dieux vont être consumés
Des feux que la fureur a dans l'ombre allumés.
Femmes, enfans, vieillards qu'a respectés la guerre,
Vont du sang qui l'épuise inonder cette terre.
Quel obstacle opposer au vaste embrasement
De la sédition et de l'aveuglement?
  Mais, Caton, avec vous je m'explique sans crainte
Des maux dont avec moi je crois votre âme atteinte;
Votre cœur m'est connu, puis-je compter sur lui?
Dans nos malheurs encore êtes-vous notre appui?
La foi de tous les cœurs semble s'être bannie;
On ne sait où placer son amitié trahie:
Ce monstre, jusqu'ici honte du tribunat,
La trahison respire au milieu du sénat.

CATON.

Le farouche Caton n'a mérité sa rage
Que pour voir Cicéron me faire cet outrage?

CÉSAR.

Vous doutez de César?

CICÉRON.

C'est le crime des temps,
De nos jours de discorde et de troubles sanglans,
D'inspirer parmi nous aux héros qu'il divise
La crainte et les soupçons que le vice autorise.
Vous pardonnez, Caton, ce transport égaré.
César, votre valeur m'a toujours rassuré;
Et quand Rome emploîra le secours de nos armes,
C'est vous que je destine à venger ses alarmes.
Mais autant que de force elle a besoin d'avis,
Aux bords du précipice où nous sommes conduits;
Comment, sans l'exposer au comble de l'injure,
De l'auteur de ses maux accuser l'imposture?
Puis-je, parmi les chefs d'un parti soudoyé,
Nommer Catilina de sa brigue appuyé,
Qui, ne ménageant plus l'ennemi qu'il doit craindre,
Va rallumer les feux que je voudrais éteindre?

CATON.

L'état de nos lenteurs ne peut que s'offenser;
En face du sénat il le faut accuser,
L'absoudre, ou qu'en coupable on le traîne au supplice.

CÉSAR.

Oui, s'il est convaincu, l'état veut qu'il périsse;
Mais pour son intérêt n'allons pas hasarder
Tous les ménagemens qu'il prescrit de garder;
Et craignez, si déjà votre esprit s'en défie,
De menacer sans preuve un dangereux génie:
Il est puissant, aimé.

CICÉRON.

César, il me suffit.
J'ignore à l'excuser quel motif vous conduit ;
Mais je m'étonne au moins, sans trop de défiance
De vous voir d'un coupable embrasser la défense,
Et nous montrer pour lui ce zèle immodéré.
Caton, c'est votre avis ici que je suivrai.
Le sénat vient.

( A un licteur. )

Allez, que l'on cherche Tullie.

## SCÈNE VI.

### CICÉRON, CATON, CÉSAR, LENTULUS, LÉPIDE, SILANUS, CATILINA, SÉNATEURS.

CATON.

Catilina, grands dieux !

SILANUS.

Quoi ! sa haine impunie
A l'œil qui le poursuit vient ici se livrer ?

CATON.

Je vois les sénateurs de lui se séparer,
Fuir à l'aspect d'un traître et craindre son approche.

CICÉRON.

Cette horreur était juste, et leurs cœurs sans reproche.
Nous cherchions de nos maux l'invisible moteur,
De meurtres, d'attentats infatigable auteur,
Trop souvent soupçonné mais jamais sans excuse,
Et c'est lui qu'au sénat mon témoignage accuse.

CATILINA.

Et moi, dans ce conseil qu'un traître ainsi corrompt,
Sénat, de nos malheurs j'accuse Cicéron.

CICÉRON.

Juste ciel! est-ce ainsi que de nous on abuse?
Jusques à quand, grands dieux, d'artifice et de ruse,
Catilina, cruel, vous ferez-vous un jeu?
Je vous ai reproché Rome, l'état en feu,
Se réveillant au bruit des complots et des armes.
Qu'a fait Catilina depuis que mes alarmes
D'une utile terreur cherchaient à le frapper?
A peine de ces lieux a-t-il pu s'échapper,
Qu'avec des factieux, rebut de la patrie,
Il est allé de Rome ordonner l'incendie.
Sénateurs, vos regrets sont ici superflus;
Déjà pour ses témoins il ne vous compte plus.
A d'impurs assassins vos dignités cédées,
Pour prix de votre sang, leur vont être accordées.
Voilà de vos emplois les justes successeurs,
Vos juges, vos consuls, vos sévères censeurs!
Vous l'entendez pourtant et gardez le silence;
Démentez-vous encor ma prompte vigilance?
Dites, Catilina, qu'avez-vous répondu?
Si déjà votre cœur ne vous a confondu,
Et n'aime mieux céder que tenter pour se rendre
Un inutile effort qui ne peut vous défendre.

CATILINA.

Moi! me justifier sur les moindres raisons,
Ou craindre un résultat qui flatte vos soupçons?

Non, je n'éclaircis point vos rigueurs implacables;
Je le sais, à tout prix il vous faut des coupables.
Ce pouvoir absolu, qui veut s'autoriser,
A besoin d'ennemis pour nous tyranniser.
Depuis long-temps pour moi votre haine s'explique,
Et fut toujours fidèle à votre politique.
Je ne la blâme point, j'ai le prix de mes soins,
Et de votre vertu je n'attendais pas moins.
Pour n'attendre de moi qu'une faveur semblable
A celle dont ici votre bonté m'accable,
Vous excuserez-vous, vous-même, à votre tour,
Des étranges excès dont vous souillez ce jour,
Et que trop aisément, sur votre témoignage,
Je dénonce au sénat juge de cet outrage?
Que vous reproche-t-on? C'est d'égarer l'état,
Que trompent vos terreurs sur un faux attentat;
De former de nos maux le sanglant édifice,
Pour hériter vous seul du fruit de l'artifice.
Déjà sur ce faux bruit, qui flatte votre espoir,
L'Italie étonnée apprend votre pouvoir :
Vos obscurs lieutenans, parcourant la frontière,
Vont s'assurer des cœurs la foi toujours entière;
Dans Rome, votre camp, des lieux les plus altiers,
Du haut de l'Aventin menace nos foyers.
Et qu'attendrait de plus Rome qui vous endure,
Du pouvoir de ses rois ou de la dictature?

CICÉRON.

Oui, j'ai trop abusé de mon autorité,
Et vos plaintes font foi de ma sévérité.

Mais vous, de mes erreurs interprète fidèle,
Dont la vertu pour moi fait éclater ce zèle,
Parmi ces attentats qu'ici vous étalez,
N'en est-il point encor que vous dissimulez ?
Et de qui les excès, mieux faits pour nous instruire,
Nous feraient mieux juger l'ardeur qui vous inspire ?
Afer, de ses fureurs vous prêtant le secours,
Ici du glaive même a menacé mes jours ;
A se justifier n'a-t-il osé prétendre ?
Que lui-même avec vous ne vient-il se défendre ?
Il n'est point au sénat.

CATILINA.

Ah ! je me sens à bout.
Avant la fin du jour, Afer peut être absout ;
Et nous ne souffrons pas, jaloux de sa défense,
Sénat, qu'aucun de nous succombe à cette offense,
Qu'on puisse ainsi braver un premier citoyen.

CICÉRON.

Ainsi des criminels vous êtes le soutien ?
Digne emploi ! mais vous-même il vous faudrait répondre
Au témoin dont la voix est prête à vous confondre ;
Tullie attend mon ordre et va tout éclaircir.

(Il donne l'ordre de faire approcher Tullie.)

CATILINA, à part.

Va, ma haine plus prompte a su te prévenir.
Tu ne la verras plus.

CICÉRON, au licteur.

D'où vient qu'elle diffère ?

UN LICTEUR.

Tullie ignore encor les volontés d'un père.
En vain chez son époux a-t-on cru la trouver,
Catilina déjà l'avait fait enlever.

CATILINA.

Quoi ! toujours à vos yeux ou suspect ou coupable,
Ainsi de vos soupçons je me verrai la fable ?
Où donc est le témoin qu'il me faut confronter ?
Ou d'où vient ce Romain ose-t-il m'insulter ?

CICÉRON.

Ah ! c'est vous seul enfin qu'il faut que j'en atteste ;
Vous témoins en ces lieux de ce débat funeste,
Où Rome et la patrie, en danger de plier,
Devant leur oppresseur se vont humilier :
Du pouvoir usurpé la faible résistance
Au joug de nos tyrans nous livre sans défense ;
Il n'est plus de sénat, de consuls, et nos lois
De notre liberté ne sauvent plus les droits ;
Un traître, un sénateur de qui l'orgueil partage
De notre égalité l'honorable avantage ;
D'un pouvoir plus qu'humain brigue l'autorité,
Veut à des citoyens ravir la liberté ;
Ose enfin....

CATILINA.

Oui sénat, sachez ce qu'il demande,
Et de son équité ce qu'il faut qu'on attende.
De ses droits trop gênés, que pour ce cœur si fier
Le droit de m'arrêter soit encor le premier,

Du pouvoir qui le flatte et de la dictature,
Qu'il soit libre sur moi de répandre l'injure;
Bientôt, par ses fureurs à mon exemple exclus,
De nouveaux sénateurs vont se voir confondus;
Sa haine, se cherchant de nouvelles victimes,
De nos proscriptions va ramener les crimes.

CICÉRON.

Non, traître, non; ce cœur, qu'on tâche d'étonner,
Sans vous convaincre encor ne peut vous condamner.
Jusqu'à ce jour de moi vous n'avez rien à craindre.

CATILINA.

Jusqu'à ce jour aussi cessez donc de vous plaindre.
Vous dont j'ai confondu le zèle furieux,
Cessez donc, jusque-là, vos cris injurieux.
Cessez....

CATON.

Non, poursuivez, et punissez un traître.
Dans ses pressans dangers Rome a besoin d'un maître;
Il lui faut un appui qui retienne en ses mains
Son pouvoir déchiré par des fils inhumains.
L'état, dans vos débats, juge de son offense,
Voit trop bien quelles mains emportent la balance.
Vous avez trop bien lu dans un perfide cœur;
Punissez-le en rebelle ou craignez-le vainqueur.
Il n'est plus avec lui de liens, de patrie;
Avec lui toute chaîne est une chaîne impie;
Lui-même de nos cœurs a rompu le devoir,
Et Rome sur ses jours vous remet tout pouvoir.

CATILINA.

Quoi ! Cicéron, Caton, Rome d'intelligence !
Ah ! redoutez, Romains, d'exciter ma vengeance !
Catilina qu'on brave est encor dangereux.
Rome, dans mon arrêt je lis ton sort affreux ;
Je vois que mon destin m'entraîne à ta ruine :
A ta perte, on le veut, ton malheur me destine.
Oui, ma main de ton sein peut allumer les feux,
De ton embrasement voir le désordre affreux ;
Mais alors, sans pitié pour tes fils, pour tes femmes,
Je veux voir tes débris en étouffer les flammes ;
Et tes murs, tes remparts, tes palais pour flambeaux,
Des derniers des Romains éclairer les tombeaux.

CATON.

Ah ! contre ses fureurs ces lieux n'ont plus d'asile !
Et de leur sainteté je vois qu'on nous exile.
Le sénat est partout où sont les vrais Romains.
Allons voir comme ailleurs on veille à nos destins.

CICÉRON.

Oui, nous suivons Caton : à cet instant suprême,
Dans son dernier adieu lis ton arrêt toi-même.

## SCÈNE VII.

### CATILINA, *seul.*

De la mort qui les suit peuple esclave et tremblant,
Qu'ils aillent donc subir le sort qui les attend.
Je ne crains plus enfin de les revoir ensemble,
Ni que du consulat l'orateur les rassemble.

Orgueilleux ennemi, trop faible contre tous,
Je saurai prévenir son impuissant courroux!
Par quel succès déjà, dans mon heureuse adresse,
Ne suis-je pas sorti du piége qu'on nous dresse?
Cicéron confondu, ses témoins écartés,
Ou réduits à rougir de ses témérités.
S'il eût de son appui prévenu la disgrâce,
Sa fille renversait le fruit de tant d'audace.
Qu'elle meure! Il la cherche, il la plaint; elle vient
M'accuser, s'il lui plaît, et sa mort le prévient.
C'est le frein que j'oppose à ce consul farouche.
J'ai prévu dès long-temps ce parti qui nous touche;
Et comme à nos desseins il y va de ses jours,
Commençons par sa mort à m'en ouvrir le cours.

## SCÈNE VIII.

### CATILINA, AFER, UN CONJURÉ.

CATILINA.

Eh bien! de Cicéron la fureur allumée,
Contre nous prévenue, en est plus animée.
Il se plaint, et jamais ce lion en courroux
Ne fut plus dangereux qu'échappé de tes coups.
De ses proscriptions la menace importune
Frappe encor de terreur la sanglante tribune
Où tu devais sa tête à la rigueur des lois,
Où la tienne en tombant étalera ses droits.
Voilà ce que doit Rome au cœur pusillanime
Qui peut, en l'irritant, épargner sa victime.

AFER.

Que veux-tu? mais enfin je ne m'en défends pas,
Un regard du consul a retenu mon bras;
Et, prêt à le frapper, j'ai senti pour mon crime
Je ne sais quelle horreur que sa présence imprime.

CATILINA.

Eh bien donc, c'est un soin qu'il faut apprécier;
De ton supplice encor va le remercier.
Il t'accuse au sénat.

AFER.

De l'avoir laissé vivre?
Il suffit; point de grâce, et la mort va l'y suivre.

CATILINA.

Va donc, que nous devions à ton seul désespoir
Ce qu'au salut de tous il eût fallu devoir.
(A un conjuré.)
Toi, lorsque tout languit dans l'attente cruelle,
Des conjurés trop lents va ranimer le zèle:
Dis que je les attends; conduis-les en ces lieux,
En face du palais bâti par mes aïeux.
Pour les mieux enflammer, peints-leur Rome fumante,
Et déjà dans le sang la flamme étincelante,
Le carnage, les morts, le sénat égorgé,
Cicéron expirant et dans son sang plongé.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

(Cet acte se passe dans la nuit.)

CATILINA, *seul.*

Quand le jour que j'attends est si long à renaître,
A travers l'ombre encor je ne vois rien paraître;
Rome dort assoupie aux mains de ses vainqueurs,
Dont je vais sur son sein déchaîner les fureurs.
Ah! ne disputons point à l'erreur de ses songes
D'un repos passager tous les brillans mensonges.
Laisse, Catilina, laisse Rome jouir
De la félicité que tu lui vas ravir!
La mort, si tu le veux, trop facile à conduire,
Va respecter ces lieux que tu voulais détruire.
Oui, Rome, j'y consens, garde encor cette paix,
Où tu peux quelque jour voir un de mes bienfaits;
Conserve ces palais, le luxe de ces fêtes
Où de cent nations l'or couronne nos têtes.
Si j'épargne son sang, tu me le dois, César!
Poursuis.... Mais quel regard détaché de ton char
Me couvre des affronts qu'il faut que je dévore?
Sous ta félicité faut-il ramper encore,
Voir encor ces Romains, ces consuls, ce sénat,
Cicéron m'envier l'honneur du consulat,

M'endormir dans la honte où ma valeur sommeille,
Et reprendre les fers dont mon cœur se réveille ?
Non, par un coup d'éclat il en vaut mieux sortir,
Et secouer un joug qu'on sent s'appesantir.
Tullie, envers nous tous toujours en défiance,
A mieux qu'un autre encor mérité ma vengeance.
Que du plus noir complot la ténébreuse horreur!...
Elle vient. Voici donc l'instant où ma fureur
De ses mépris passés va punir la cruelle!
Ce n'est plus le moment de trembler devant elle,
D'écouter de l'amour l'indulgence ou les pleurs!
Et sa victime enfin va juger ses rigueurs.

## SCÈNE II.

CATILINA, TULLIE, DEUX GARDES *avec des flambeaux.*

TULLIE.

Verrai-je enfin, cruels, vos fureurs éclaircies?
Quel monstre ose sur moi porter ses mains impies?

CATILINA.

Perfide, le vois-tu? Tu cherches quelles mains?
Celles qui dans ma chaîne ont mis tous les Romains.
Il faut fléchir comme eux sous mon obéissance;
Rome est en mon pouvoir.

TULLIE.

Rome est en ta puissance?
Voudrais-tu m'abuser? Non, je ne pense pas
Que le ciel l'abandonne aux fureurs de ton bras.

Ces ombres, ces flambeaux, la nuit qui t'environne,
Tout à mes sens surpris, que ton audace étonne,
N'annonce, je le vois, que quelque obscur dessein,
Tel qu'en conçoit un lâche, un perfide assassin.
Barbare! c'est donc toi dont l'infâme artifice
De l'horreur de te voir fait ici mon supplice?

CATILINA.

Après tes trahisons, perfide! c'est donc toi
Que le ciel pour ta perte amène ici vers moi?
Toi! de qui la bassesse et la fureur trompée
Courait vendre ma vie à ta rage échappée;
Trahissait nos projets; perdait, sans mon appui,
Des plus sages conseils ce fruit long-temps mûri?
Toi qui nous sacrifie, et dans l'époux qui t'aime
T'immole en nous perdant la moitié de toi-même,
Et, sans examiner s'il se perd avec nous,
Court plonger un poignard dans le sein d'un époux;
T'immole Céthégus?

TULLIE.

Lui! l'erreur qui l'égare
N'a rien qui l'associe aux destins d'un barbare.
Va, ma haine avec toi ne le confondait pas,
Et j'obtenais sa grâce en cherchant ton trépas.

CATILINA.

Non, rien ne peut forcer la nature à se taire,
Dans des cœurs comme nous l'un à l'autre contraire.
Toi donc qu'à tous mes pas ta rage ose opposer,
Aux enfers, si tu veux, va, tu peux m'accuser;

Tu m'y précéderas! mais avant ton supplice,
Des horreurs de ton sort permets que je jouisse.
Ignore à quel destin ton père est réservé!
Ce que devient l'époux que tu t'es enlevé!
D'un plaisir imparfait, va, j'aurais à me plaindre,
Si pour ses jours aussi je ne te voyais craindre.

TULLIE.

Ah! ce discours pour lui me fait trembler d'effroi!
Ne puis-je lui parler? Barbare! je le voi.

CATILINA, aux gardes.

Qu'on l'entraîne!

TULLIE.

A ses bras souffrir qu'on me ravisse!
Êtes-vous donc tous deux d'accord pour mon supplice?

CATILINA, aux gardes.

Allez, vous, qu'on l'immole; et quand il sera temps,
Suivez pour m'avertir mes ordres importans.

## SCÈNE III.

### CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Catilina, qu'entends-je? et que vient-on me dire?
Du destin de Tullie il faut au moins m'instruire.
Au milieu de la nuit, dans mon palais poussé,
En vain pour la revoir je me suis empressé;
Dans son appartement je ne l'ai pas trouvée:
Tes soldats, m'a-t-on dit, l'en avaient enlevée.

Qu'en as-tu fait enfin?

CATILINA.

Que me demandes-tu?
Que dire? et de quels soins me vois-je combattu?

CÉTHÉGUS.

Eh! quel est donc, dis-moi, le dessein qui t'enflamme?

CATILINA.

Nos desseins.

CÉTHÉGUS.

Mais encor, m'ont-ils fermé ton âme?

CATILINA.

Les conjurés bientôt vont paraître à tes yeux;
Reste pour arrêter leur zèle impétueux.
Je reviens sur mes pas.

CÉTHÉGUS.

Tu me caches Tullie;
Mais si quelque danger peut menacer sa vie?

CATILINA.

Bannis ce souvenir.

CÉTHÉGUS.

O ciel! explique-toi.
Et pourquoi l'oublier? Arrête.

CATILINA.

Laisse-moi.

## SCÈNE IV.

### CÉTHÉGUS, *seul.*

D'une profonde horreur mon âme est pénétrée ;
La sienne à mes regards ne s'était pas montrée.
Il n'eut jamais pour moi ce morne empressement
Qui jette dans mon cœur un noir pressentiment.
Quelle infortune, ô ciel ! et quel trait de lumière !
Quoi ! m'aurait-on dit vrai ? quoi ! déjà prisonnière,
Tullie est en ses mains ? De son emportement
N'a-t-elle point à craindre un plus dur traitement ?
Combien de fois déjà sa cruelle industrie
N'a-t-elle pas contre elle armé ma barbarie ?
Où courait-il enfin ? quels torrens débordés !
De flots de conjurés ces lieux sont inondés !

## SCÈNE V.

### LENTULUS, LÉPIDE, CÉTHÉGUS, CONJURÉS *avec des armes et des flambeaux.*

LENTULUS.

Enfin luit à nos yeux le jour de la vengeance !

LÉPIDE.

Le jour de la justice et de la délivrance !

LENTULUS.

Amis, où sommes-nous ?

LÉPIDE.

Où le carnage est-il ?
Où tenter la victoire ? où trouver le péril ?

LENTULUS.

Des feux et de la mort où porter le ravage ?
Est-ce à vous, Céthégus, d'armer notre courage ?

CÉTHÉGUS.

C'est à Catilina de vous conduire, amis.
Attendons ce héros. (*A part.*) N'entends-je pas des cris ?
La plus épaisse nuit se répand sur la terre,
Et le ciel à ce bruit a mêlé son tonnerre.
La terre est ébranlée ! Ah ! d'où vient ma terreur ?

LENTULUS.

La nuit de ces momens semble augmenter l'horreur.

UN CONJURÉ.

Son astre dans le sang teint ses rayons funèbres.

LÉPIDE.

Vois l'astre qui nous guide au milieu des ténèbres.

## SCÈNE VI.

**CATILINA**, *une épée nue à la main, suivi d'un esclave qui porte une coupe*, **CÉTHÉGUS, LENTULUS, LÉPIDE,** CONJURÉS.

CATILINA.

Accourez, compagnons, venez et suivez-moi.
Vous, généreux amis, c'est vous que je revoi !
A vos bouillans transports, oui, j'apporte la guerre ;
La guerre à vos tyrans, aux maîtres de la terre,
A tout ce qui jamais, vous disputant vos droits,
Prétendit vous réduire et vous donner des lois.

Déjà pour ces tyrans, fiers souverains du monde,
A sonné le signal de leur chute profonde.
Le sang coule! et déjà vient de rougir mes mains
Du meurtre avant-coureur du trépas des Romains.
Vous, illustres soutiens d'une juste défense,
Impatiens déjà de venger votre offense,
Autour du vase affreux par la mort consacré,
Au sang de l'ennemi par mes mains massacré,
Jurez, sans que pitié ni remords vous arrête,
De tous vos ennemis la sanglante défaite.
(Il prend la coupe des mains de l'esclave.)
Et vous à qui ma main consacre ces présens,
Venez, dieux des enfers, soyez ici présens!
Et du saint appareil d'une horrible puissance
Attestez les sermens de notre obéissance!

LENTULUS.

Sur le même appareil, dieux! je jure par vous
Tous les mêmes sermens.

LÉPIDE.

Oui, nous le jurons tous.
Des beaux jours de Sylla réveillons la mémoire.

UN CONJURÉ.

Ils renaîtront ces jours d'espérance et de gloire!

AUTRE CONJURÉ.

Où le fer par les lois n'était point arrêté.

UN CONJURÉ.

Où tout fut crime, aux yeux, vengeance et liberté.

UN AUTRE CONJURÉ.

L'enfant dans son berceau n'évitait point l'outrage.

AUTRE CONJURÉ.

Le sang coulait par flots, quoique glacé par l'âge.

CATILINA.

Amis, qu'il coule encore! et que des mêmes coups,
Votre espoir enflammé n'en soit que plus jaloux!

UN CONJURÉ.

Fier Caton, de ce sang c'est le tien que j'espère!

UN AUTRE CONJURÉ.

Moi, le tien, Marcius.

AUTRE CONJURÉ.

Et moi, de Rome entière.
Vois si nous sommes prêts à servir tes fureurs.

CATILINA.

Il ne vous reste plus qu'à raffermir vos cœurs
Par un dernier effort de votre fier courage.
De cette coupe, amis, vous connaissez l'usage?

CÉTHÉGUS.

Des mains que je te tends et pourquoi l'écarter?
C'en est trop! de moi-même oserais-tu douter?

CATILINA.

Ne le demande pas!

CÉTHÉGUS.

Catilina, parjure!
Oublîrais-tu l'ami qu'offense cette injure?

CATILINA.

Oui, j'ai craint pour ton cœur ce dangereux présent,
Insupportable, horrible à ton ressentiment;

Que maudirait cent fois ta pitié trop certaine,
Et qui, si je t'en crois, va m'attirer ta haine.
Va, fuis, ne perce point le mystère odieux
Du voile redoutable épaissi sur tes yeux;
Ou, sans pitié des maux dont ton cœur se sépare,
Inhumain, inflexible, et plus que nous barbare,
Force donc, j'y consens, nos cœurs à t'admirer;
Toi-même à nos fureurs ose te mesurer.
Tu connais les erreurs et les torts de Tullie,
L'ingrate, la parjure à qui l'hymen te lie?
Par son juste trépas ma main nous a vengés.
De ses restes sanglans, entre nous partagés,
Ce vase a recueilli le breuvage homicide;
C'est son sang que tu vois.

CÉTHÉGUS.

Monstre! assassin perfide!
J'ai pu m'associer à tes assassinats!
Adieu, Catilina.

CATILINA.

Qu'on retienne ses pas;
Et qu'on livre à la mort qu'un cruel nous destine,
Ce traître...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN CONJURÉ.

LE CONJURÉ.

Cicéron! de la porte voisine,
Où veillaient nos soldats, ce consul élancé
A rompu de nos chefs un rempart terrassé.

Afer est égorgé; le reste a pris la fuite,
Ou vainement encor retardait sa poursuite.

## SCÈNE VIII.

CICÉRON, CATILINA, CÉTHÉGUS, CONJURÉS, LICTEURS.

CICÉRON.

Traîtres! je vous retrouve à cette heure assemblés!
Malgré mes soins pour vous vainement redoublés,
Rome voit dans vos mains le glaive qui l'opprime!

CATILINA, rendant la coupe à l'esclave qui l'emporte.

Eh bien! que voyez-vous? Nous direz-vous quel crime
Ont commis en ces lieux ces perfides Romains?

CICÉRON.

Ils alarment l'état, qui connaît leurs desseins;
Et ces préparatifs, dont l'aspect nous offense,
N'ont que trop excusé sa juste défiance.
Pourquoi cet appareil qu'ici nous détestons?

CATILINA.

Et vous-même, pourquoi ces injustes soupçons?
Ces doutes toujours prêts dans la paix, dans la guerre,
A nous rendre garans du repos de la terre?
Quand vous semez partout le trouble et la terreur,
Que des maux de l'état votre oisive fureur
Se plaît dans nos périls à vanter l'importance,
Le stérile sujet d'une vaine éloquence,
Accusez donc, ingrat! ces Romains belliqueux,
Touchés de vos malheurs plus qu'alarmés pour eux.

Après tant de soupçons, vous deviez-vous attendre
A les voir de pitié s'armer pour vous défendre ?
C'est vous dans vos besoins qu'ils venaient secourir ;
Ils défendaient l'état que vous laissez périr.

CICÉRON.

Vous, défendre ici Rome, à votre nom troublée
Des fléaux renaissans dont elle est désolée !
Rome que livrerait mon aveugle pitié
Au caprice nouveau de votre inimitié !
Ah ! loin que sa douleur, par vos soins adoucie,
Attende jamais rien de votre âme endurcie,
Abandonnez, cruel, ce fardeau trop ingrat
Des soins officieux du bonheur de l'état.
Heureux s'il se dérobe, encor qu'en sa détresse,
A la fausse pitié de la main qui l'oppresse !
On sait trop de quels soins vous êtes occupé,
L'unique empressement dont vous êtes frappé,
Les meurtres, les complots, votre suite éternelle,
Et les assassinats que cette nuit recèle !
Céthégus, en quels lieux vous faut-il découvrir,
Et de quel crime ici me faites-vous frémir ?
Fidèle aux nœuds sacrés du devoir qui l'attache,
Votre épouse a trahi des secrets qu'on nous cache ;
Et de ses ravisseurs son époux entouré
A permis sous ses yeux qu'on s'en soit emparé !
Qu'en a-t-on fait enfin ? êtes-vous leur complice ?
Et ne puis-je abréger l'horreur de son supplice ?

CÉTHÉGUS.

Tullie ! infortunée ! et trop coupable époux !

CATILINA.

Oui, trop digne en effet d'exciter ton courroux,
Du sort qu'elle a subi c'est à lui de t'instruire.

CÉTHÉGUS.

Que me demandez-vous ?

CICÉRON.

Quel trouble vous déchire ?
Expliquez-vous enfin le sujet de vos pleurs ?

CÉTHÉGUS.

Oui, je vais à vos pieds avouer tant d'horreurs.

CATILINA.

Amis, vous l'entendez, et Rome vous appelle !
Avec nos ennemis la guerre est éternelle.
Allons à l'heure même accomplir nos sermens.

## SCÈNE IX.

### CICÉRON, CÉTHÉGUS, LICTEURS.

CICÉRON.

Sa haine a dépouillé ses vains déguisemens :
Dans quels excès, ô ciel ! elle va se répandre !
Et moi-même comment ai-je pu m'en défendre ?
De son crime aveuglé, ce traître audacieux
A peine jusqu'à moi pouvait lever les yeux,
Lorsque du sort encor l'injurieuse offense
Me rejetait ici sans armes, sans défense ;
Et moi, que d'ennemis il tient enveloppé,
Avec ce faible appui je suis seul échappé.

O reproche ! ô remords que le crime respire !
Rome, de tes respects puisque tel est l'empire,
De ton nom devant moi, viens, fais marcher l'effroi ;
Le reste obéira.... Céthégus, suivez-moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

SILANUS, UN SÉNATEUR.

SILANUS.

QUAND l'ordre du consul au sénat nous rappelle,
Qu'il presse autour de lui cette garde éternelle
De citoyens voués au maintien de nos droits,
Nos chefs, nos sénateurs, ces organes des lois,
Dites, contre l'état quelle nouvelle offense
Nous arrache au besoin de sa propre défense;
A ces nouveaux dangers où, jaloux de s'offrir,
Chacun de nous placé volait pour le servir?
Sur les remparts fumans de Rome encor fidèle,
J'attendais le moment d'expirer avec elle,
Ou de payer du moins du reste de mon sang
Celui que j'épargnais à son généreux flanc.
Quel ordre enfin s'oppose au désir qui m'entraîne?
Aux portes du sénat quel ordre me ramène?

UN SÉNATEUR.

Eh quoi! vous l'ignorez! Quand d'une nuit d'horreurs
Le sort nous semble à peine apaiser les fureurs?
Des feux de la discorde et du courroux céleste,
Quand vous voyez d'ici l'embrasement funeste?

Et que Rome, aux revers s'ouvrant de tous côtés,
Ne se couvre à nos yeux, dans ses murs dévastés,
Que des débris du crime et de la violence
Qui de ses ennemis ont lassé l'insolence ?
Sachez ce qu'on a fait, et quel événement
Nous permet d'espérer un nouveau changement.
Sur l'avis dont les dieux viennent de nous instruire,
Lépide et Lentulus, ardens à nous détruire,
Ces conjurés hardis viennent d'être livrés
Aux fers que les cruels nous avaient préparés.
Le sénat se rassemble, et la ville calmée
De l'esprit de ses chefs se soutient animée ;
Cependant qu'échappé par des détours obscurs
Catilina, sorti de l'ombre de nos murs,
Au camp de Mallius a porté son audace,
Et, plus fort en fuyant, nous brave et nous menace.
De là sa volonté semble encore inspirer
Des cœurs dans leur espoir trop prompts à s'égarer,
Et flatte en les trompant leurs vœux illégitimes.
De cet aveuglement vous voyez les victimes.
Évitons de leurs yeux le sombre désespoir.

## SCÈNE II.

CÉTHÉGUS, LENTULUS, LÉPIDE, LICTEURS.

LENTULUS.

C'est ici qu'un sénat nous condamne à le voir,
Et que de ces tyrans l'autorité funeste
Emploie à nous juger le moment qui lui reste,

Le dernier dont encore ils puissent opprimer
Un généreux pouvoir prêt à les réprimer.
Amis, vous le savez, de notre dépendance
Doit sortir le moment de notre délivrance.
L'instant qui met nos jours, notre gloire en danger,
Est celui des efforts qui doivent nous venger,
Où de Catilina le zèle et la vaillance
Vient de nos ennemis surprendre l'imprudence.
Toi qu'emporte l'excès de tes ressentimens
Jusqu'à trahir pour eux le plus saint des sermens,
Victime d'une perte à tes regrets trop chère,
Va, n'en éclaircis point le dangereux mystère;
Refuse à tes tyrans les imprudens aveux
Que croit tirer de toi leur zèle malheureux;
Ne va pas exposer, dans ta vaine furie,
Le fruit de tant de soins entrepris pour ta vie;
Et lorsqu'à te sauver tous nos amis sont prêts,
Ne les empêche pas...

CÉTHÉGUS.

Je les désavoûrais.
Sur vos crimes enfin ma douleur éclaircie
Se refuse aux excès de votre barbarie.
Sauver par mes aveux mon pays aveuglé,
Est le dernier espoir de ce cœur désolé;
Et je n'attends après que la mort la plus prompte
Pour finir de mes jours le supplice et la honte.

LÉPIDE.

Lâche! dans le sénat j'aperçois nos amis;
Sers Rome, si tu veux; tu vois ses ennemis.

## SCÈNE III.

### CICÉRON, CATON, SILANUS, CÉSAR, CÉTHÉGUS, LENTULUS, LÉPIDE,

SÉNATEURS, LICTEURS.

CICÉRON.

Je ne me trompais pas, Romains, dans mes murmures,
Et j'ai trop bien prévu ces tristes conjonctures;
Oui, Rome était perdue! oui, nous périssions tous,
Et vous voyez le crime enchaîné devant vous.
Vous deviez à l'état l'aveu de vos complices,
Céthégus; vous fixez leur grâce ou leurs supplices;
Parlez; mais quel que soit le succès de vos vœux,
Tullie à mes genoux apportait ses aveux;
Avant que de vous croire, avant de rien prétendre,
Sur vos destins encor je suis prêt à l'entendre.
On l'a fait arrêter; dans mes doutes pressans,
N'éclaircirez-vous point le trouble de mes sens?
De sa fortune enfin vous parlez à son père,
Et pour vous un consul s'abaisse à la prière.

CÉTHÉGUS.

Ciel! que lui vais-je dire, et par où commencer?

CICÉRON.

Par vos refus enfin c'est assez m'offenser.

CÉTHÉGUS.

Ne m'interrogez pas.

CICÉRON.

Et pourquoi ce silence?

N'éclaircirez-vous point un secret qui m'offense?

CÉTHÉGUS.

Non, je ne puis. Vous-même, ignorez ces horreurs!
Vous en frémiriez trop.

CICÉRON.

O comble de douleurs!
Ma fille?...

CÉTHÉGUS.

Elle n'est plus!

CICÉRON.

Grands dieux!

CÉTHÉGUS.

Leur barbarie
A, seigneur, dans son sang épuisé sa furie.
Sa perte était jurée, et pour ces assassins
Sa mort était l'essai de leurs affreux desseins.
Enivrés de son sang répandu par leur rage,
Ils marchaient par ce meurtre à leur horrible ouvrage.
Rome à leurs mains livrée....

CICÉRON.

O ciel! épargnez-moi!
Quel destin pour un père! Autant que je le doi,
Je ressens la douleur d'une perte si grande;
Mais ce sont d'autres soins que mon pays demande.

(A Céthégus.)

Et vous avez trempé parmi ces attentats?

CÉTHÉGUS.

Oui, j'ai par mes erreurs avancé son trépas;
Oui, je suis trop coupable!

CICÉRON.

Et Lentulus, Lépide,
Étaient-ils avec vous de ce complot perfide?

LENTULUS.

Qu'est-il pour nous trahir besoin de ses aveux?
Oui, nous formions, Romains, ces desseins généreux.
Va, cesse d'applaudir ses remords condamnables.

CICÉRON.

Vous avez, sénateurs, les aveux des coupables;
Souffrez que je m'arrache à ma propre douleur,
Et, sans presser pour moi votre juste rigueur,
Ne vous parle, au milieu des larmes que j'essuie,
Que du besoin pressant de venger la patrie.
Les traîtres sont connus; vous voyez leur orgueil
Jusque dans leur défaite insulter votre deuil.
Ils ne vous disent point quelle est leur espérance
De tromper vos tiédeurs et votre indifférence,
Ni de vous échapper quel espoir répandu
Ranime dans les fers leur courage abattu.
De la rebellion c'est le dernier outrage,
Qui jusque dans sa chaîne exhale encor sa rage;
Triomphez d'elle enfin, prononcez leur arrêt;
Rome attend votre avis.

SILANUS.

Rome! elle en douterait?
Des derniers châtimens l'horreur inusitée
Pour ces cruels encor devrait être inventée,
Si, pour s'en délivrer, la mort n'existait pas;
Tel est mon sentiment, qu'on les mène au trépas.

CÉSAR.

Ah ! repoussez, Romains, cet arrêt sanguinaire,
Par l'intérêt dicté moins que par la colère ;
Voyez, dans un état juste et libre à la fois,
Son bonheur s'affermir sur le règne des lois,
Et la rigueur, toujours de regrets poursuivie,
Expier par ses pleurs le deuil de la patrie.
Rome, de Marius respirant sous Sylla,
Applaudit aux fureurs dont il la désola ;
Et vit, sans regretter la peine de leurs crimes,
Ses oppresseurs enfin devenir ses victimes.
Bientôt tout fut égal : le crime et la vertu,
Sous le fer des bourreaux tout périt confondu.
Ainsi lorsque, des lois renversant la puissance,
Nous aurons à leur place établi la licence,
Qui sait, maîtres bientôt de ne rien respecter,
Quel frein dans nos erreurs nous pourrait arrêter ;
Et si, par notre faute exposant cet empire,
Nous n'allons pas aussi nous-mêmes nous détruire ;
Soumis à notre tour à qui, pour imposer,
Voudrait de notre exemple apprendre à tout oser?
Des plus saintes des lois le fondement auguste,
Changé selon les temps, peut nous paraître injuste.
Par leurs prudens avis nos aïeux l'ont prévu,
Eux de qui la rigueur consacrait la vertu.
Lorsqu'en ces derniers temps la grandeur de l'empire
Ne borna plus chez nous le pouvoir de se nuire,
Et que des citoyens l'un par l'autre égorgés
Les jours d'aucun appui n'étaient plus protégés,

La crainte de punir des vertus véritables
Fit même en leur faveur pardonner aux coupables.
Le trépas disparut des tables de nos lois,
Et Rome crut renaître une seconde fois.
Cet espoir lui restait....

CÉTHÉGUS.

Romains, César conspire;
Il paraît nous défendre et cherche à vous séduire.
Il est des conjurés moins suspects à l'état,
César, Crassus, Læca, la moitié du sénat.

CICÉRON.

Imprudent! quels discours? Eh quoi! votre bassesse
Des plus grands des Romains croit flétrir la sagesse?
Et vous pensez que Rome, en doute de ses fils,
Peut les juger encor par des yeux ennemis?
César, qu'ajoutez-vous?

CÉSAR.

On cherche à me confondre,
Et vous ne pensez pas que j'y doive répondre.

CATON.

Je l'aurais cru, César, du moins sur vos aveux.
Et quel est donc enfin ce zèle fastueux?
Ce courroux si fatal à la main qui nous brave,
Qui compose avec elle et qui traite en esclave?
Nous en imposez-vous? est-ce timidité?
Ou prouver à l'état votre fidélité?
Et pour nos ennemis montrer cette indulgence,
N'est-ce pas avec eux être d'intelligence?

Eh quoi! des citoyens contre nous conjurés
Sont de Catilina les appuis déclarés;
Ses partisans secrets, nos amis infidèles,
Hâtent de tous leurs vœux l'approche des rebelles.
Que dis-je? en ce sénat, de nous-même ignorés,
D'ennemis plus ardens nous sommes entourés :
On craint de les punir! la voix qui nous implore
Nous semble à la faiblesse encourager encore!
Faisons-nous, j'y consens, ce généreux effort,
Et laissons la pitié maîtresse de leur sort.
Exemples malheureux d'une vertu trop rare,
Oui, ce sont, croyez-moi, des mortels qu'on égare.
Laissons à Céthégus, pour prix de son forfait,
Du jour qu'il nous ôtait achever le bienfait,
Si lui-même deux fois, au mépris de la vie,
Pour les mêmes bontés n'a trahi la patrie.
Par les mêmes égards qu'au crime encouragés
Lépide et Lentulus soient aussi protégés,
Si de ces inhumains l'orgueil et l'avarice
Ont respecté jamais les dieux et la justice.
Qu'ils tremblent! jusque-là s'ils ont pu se flatter!
Et que l'arrêt fatal que vous allez dicter,
Contentant à la fois Rome qui vous contemple,
Soit de nos ennemis la terreur et l'exemple!

SILANUS.

Romains, c'est le conseil que je vous ai donné.

CICÉRON.

Je vois par votre avis le sénat entraîné.
Licteurs, éloignez-les. Qu'on les mène au supplice.

LENTULUS.

De cet inique arrêt vous êtes le complice?
Ah! vous-même, avant nous, craignez de l'éprouver,
Violateur des lois que vous osez braver.

CÉTHÉGUS.

Seigneur, à vos genoux pourrai-je sans audace?....

CICÉRON.

Je puis à vos aveux accorder votre grâce :
C'est le dernier bienfait dont Tullie envers vous
S'acquittait en mourant pour un indigne époux.

CÉTHÉGUS.

Et je le recevrais, seigneur, de ma victime!
Adieu! de tout mon sang je cours laver mon crime.

(On emmène les conjurés.)

## SCÈNE IV.

### CICÉRON, CATON, SILANUS, CÉSAR,
SÉNATEURS, LICTEURS.

CÉSAR.

Par sa noire action faussement prévenu,
Ainsi, je le vois trop, consul, vous l'avez cru?
Un traître, en son essor, flétrit ma renommée,
Si sous la calomnie elle reste opprimée.

CICÉRON.

Je ne vous juge point sur de vagues discours,
Mais Rome attend de vous de plus pressans secours;

Que fait ici César, qui parle de sa gloire
A l'état en danger jaloux d'une victoire?

CÉSAR.

Voilà par quel reproche il fallait m'accuser;
Voilà l'exemple enfin qu'il me faut proposer.
Après la trahison, qu'à mes yeux on annonce,
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponse.

## SCÈNE V.

CICÉRON, CATON, SILANUS, SÉNATEURS, LICTEURS.

CICÉRON.

Il n'en faut point douter : sans la sévérité
Qui prononce un trépas qu'ils ont trop mérité,
Et s'affranchit des lois pour fonder leur puissance,
Ils échappaient encore à notre obéissance.
On s'agitait pour eux, on tirait de nos mains
De nos calamités ces auteurs inhumains;
De l'un les affranchis et de l'autre les proches,
De tous les partisans, par d'indignes reproches,
Du peuple en leur faveur excitaient la pitié,
Et couraient les soustraire à notre inimitié.
Catilina pourtant, aux portes de la ville,
N'attend pour les briser que la guerre civile.
En vain à ses efforts le noble Antonius
Oppose ses soldats et ceux de Pétréius.

J'ignore quel succès le destin leur prépare;
Il faut les secourir; sénat, qu'on se sépare.
Mais un héraut paraît.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN HÉRAUT.

CICÉRON.

Que nous annoncez-vous ?

LE HÉRAUT.

L'indulgence du ciel, la fin de son courroux,
Le plus heureux succès où votre zèle aspire;
Sénat, écoutez-moi.

CATON.

Que venez-vous nous dire ?
Eh bien! les conjurés, Septime ?

LE HÉRAUT.

Ils ont vécu.
Aux mutins, dont pour eux un groupe s'est ému,
Les triumvirs à peine annonçaient leur sentence,
Tous se sont de terreur dispersés en silence.
Le peuple enfin, pour eux changé dans un moment,
Fait succéder sa haine à son empressement:
A peine a-t-il appris les fatales ruines
Dont ils devaient sur lui déchaîner les machines,
Il les hait, les déteste, et de cris de fureur
Les poursuit chez les morts, maudissant son erreur;

Dans le même moment qu'aux transports de sa joie,
Pour ses jours conservés il s'abandonne en proie;
Et que, dans une nuit brillante de clarté,
Le nom de Cicéron jusqu'aux cieux est porté.
Mais ce qui va surtout étonner ce grand homme,
Mais un bonheur plus grand que l'hommage de Rome,
Catilina, tombé non loin de ce rempart,
Semblait pour expirer n'attendre que César.
Retranché dans son camp, de ses tentes voisines,
Il menaçait encor le dieu des sept collines;
Et ce génie, armé pour nous donner des fers,
Semblait un dieu lui-même échappé des enfers.
Il menace, il foudroie, et dans Rome tremblante
Renvoie, avec la mort, la crainte et l'épouvante;
Mais à peine à ses yeux César a-t-il paru,
Son courage étonné cherche en vain sa vertu;
Des destins ennemis la fortune incertaine
Se range alors pour nous avec l'aigle romaine.
César ose aborder ce chef victorieux:
Il le presse, il l'atteint, il détourne les yeux;
Et, des dieux qu'il servait empruntant le tonnerre,
Sans juger pour quels coups, il l'étend sur la terre.
A ce héros pourtant, en lui prêtant ma voix,
Je crains de dérober l'honneur de ses exploits :
Il accourt, et déjà vous en eût fait hommage,
Sans la foule empressée autour de son passage;
Mais le voici lui-même.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR.

Eh bien! digne Caton,
Triomphant à l'armée, ici m'accuse-t-on?
Eh bien! consul, César trahit-il la patrie?

CICÉRON.

Il suffit, je sais tout; vous l'avez bien servie.

FIN.



PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12,
près de la rue des Lombards et de la place du Châtelet.